



Fabrice Hagmann

50 inattendus

Mercredi 26 octobre 2005

Mephisto

Premiers pas dans l'univers sombre d'un vieil appartement. L'odeur est pouacre, oxydée, obsédante. Le papier peint à motifs de fleurs se décolle par-ci par-là. Quelques taches de moisi parsèment les joints du carrelage de la salle de bain. L'ambiance est moite. Quelques moustiques tournoient dans le salon, autour d'un grand ventilateur à pales. Il est là, dans son fauteuil, sirotant un verre de Lemonito, un journal gris entre les mains, qui déteint sur ses vieux doigts creusés de sillons. On ne voit que le haut de son crâne dégarni. On devine une paire de lunettes par le reflet de la lampe sur le papier journal. Le vieux bonhomme ne bouge pas. Il reste calmement assis. Imperturbable. Solitaire. Ancré dans l'épais canapé de ses habitudes.



Vendredi 28 octobre 2005

Fred

- Où est-tu ?

- Ici, je ne me cache même pas.

Il s'approche de moi et me salue. Son chapeau est rond et enflé.

- Je suis Fred, dit-il. Que fais-tu là ?

- Je visite. C'est un musée ?

- Oui. C'est mon musée. Suis-moi. Il y a des carcasses de dinosaure dans l'autre salle.

Il me fait traverser un long couloir parsemé de lampiotes à la lumière vibrante.

- Il y a des années que personne n'est venu. A l'époque, c'était un zoo. Il n'y avait pas de barrières, mais de la verdure partout. Les arbres envahissaient tout l'espace. On devait farfouiller pour voir les bêtes. Parfois on ne les voyait pas et les gens étaient déçus. Et puis un jour les gens ont arrêté de venir. S'il faut chercher pour voir les animaux, ça n'est pas la peine. Les gens arrivaient pleins d'espoir et lorsqu'ils repartaient bredouilles, ils avaient l'impression d'avoir été trompés. Ils en demandaient trop. Au lieu d'apprécier les lieux, la nature et l'expérience de la recherche, ils insistaient pour qu'on mette des cages, mais j'ai toujours refusé. Alors ils ne sont plus venus. Les arbres ont commencé à se dessécher, les feuilles à venir mourir sur le sol, et puis les murs ont commencé à pousser, le sol est devenu sec, puis dur. Le carrelage est apparu, en même temps que les fenêtres et les baies vitrées. Et puis les animaux sont morts. Depuis j'expose leurs carcasses.

Nous voilà dans la salle des dinosaures.

- Ca ne m'intéresse pas, lui dis-je. Je les ai déjà vus mille fois au musée d'histoire naturelle.

- Tu vois, tu réagis comme eux ! C'est un musée ici. On n'expose rien de nouveau. Ici, on présente des souvenirs, des émotions passées. Laisse-toi faire.

Il me fait signe de le suivre. Nous traversons un autre couloir qui se perd dans l'obscurité. Au fur et à mesure que nous avançons, le noir nous envahit. Puis, petit à petit, je m'habitue à l'idée et je commence à distinguer quelque chose.

- Notre exposition d'humeurs... Voici la colère, sur ta droite ; la bonne humeur, sur ta gauche - on en a plusieurs sortes... Ici, la bonhomie - Ce n'est pas vraiment une humeur, mais nous avons tellement envie de l'exposer! ...Nous entrons dans la partie la plus difficile : les pulsions. Ici, la pulsion meurtrière, ici celle du viol, là, celles des pédophiles - ne les regarde pas trop longtemps... Ah! Cette partie est consacrée aux grands sentiments : l'amour, la haine, la passion - un très bel exemple de passion - le désespoir, la tristesse... Nous avons une salle pour le suicide, mais elle n'est pas encore terminée. Nous allons directement passer à la folie.

La salle de la folie est presque invisible. On dirait même qu'il n'y a pas de salle. On ne distingue que faiblement une échelle et un pinceau.

Soudain, on se jette sur moi! Ils sont plusieurs. Je ne peux plus bouger. Mes bras sont dans mon dos et les sangles se referment sur moi. Qu'ont-ils fait? Mes membres, mes précieux membres. On me les vole! Quelle horreur! On m'étouffe. On m'enserme. Quelle étreinte! On me chamboule. Où est ma vie? Lâchez-moi, lâchez-moi, je ne suis pas fou. Mon esprit dans un coffre fort? L'aiguille brille. Un petit éclat dans l'œil avant qu'elle disparaisse et... Aïe! Que m'ont-ils fait? Je suis perdu. Où est la lumière? Qu'on me laisse au moins une fenêtre pour regarder dehors, un mètre pour marcher, un bras pour écrire. Je suis privé de tout! J'hurle.

- Fred! Fred! Où est-tu?

- Ici, je ne me cache même pas.

- Je n'aime pas ton exposition.

- Ce n'est pas grave, je vais te faire visiter encore.

Samedi 29 octobre 2005

Le géant qui danse dans les champs

Trois pas en arrière.
Trois pas en avant.
Des pas de géant.
Qui dansent,
Qui dansent.
Tourneboulent dans les champs.

Pas méchant,
Mais bien dérangeant.
C'est le géant
Qui danse dans les champs.

Soulève les cultures.
Fait sauter les pommiers.
Fait sortir de leur trou
Les bêtes évidemment.

Il n'y a qu'un imprudent
Ou alors impudent
Qui saurait l'arrêter

S'il danse tout le temps
C'est bien pour courtiser
La géante
Qui chante
Dans le champ d'à-côté.

Dimanche 30 octobre 2005

Visages

Drôle de bonhomme... Enfin... Je préfère m'avancer pour qu'il me voie.

Il tourne la tête. Ce n'est pas mon jour.

- Monsieur! Oui, vous monsieur! Regardez-moi.

Ce n'est pas lui, apparemment. Il porte un costar vert à rayures oranges. Il s'approche et me tend un plateau de verres de champagne. J'en prends un malgré moi.

- Je vous avais pris pour quelqu'un d'autre, lui dis-je.

- Mais je suis quelqu'un d'autre.

La réplique m'a foudroyé, sans doute.

- Je comprends.

- Non, vous ne comprenez pas, reprend-t-il. Je ne suis pas celui que vous croyez.

- C'est effectivement ce que je viens de vous dire, je...

- Je ne suis pas même le personnage que vous voyez face à vous. Je ne suis pas l'ombre de moi-même. La réalité est autre.

Je trouve cette conduite inqualifiable pour un serveur et je préfère m'éloigner. Mais il me suit jusque dans le grand salon.

- Voyez-vous, monsieur, il m'arrive d'être moi-même; mais dans ces moments-là, je me déteste.

- Je vois. Excusez-moi, mais j'ai rendez-vous avec quelqu'un et j'espérais le trouver parmi les invités...

- Oh! La grande société me répugne, monsieur, elle me répugne autant qu'elle me rejette. Mes masques n'y font pas l'affaire. Je suis percé à jour, dans ce troupeau de baffre-pièces.

L'homme m'intéresse quelque peu.

- Voyez-vous, continue-t-il, il m'arrive parfois de me regarder dans mon miroir et de ne pas m'y voir. Ou alors seulement un peu, par petits morceaux, comme un puzzle qu'on arrive pas à terminer - Je pense qu'il me manque des pièces.

- Ne croyez pas que vous êtes exceptionnel, dis-je. Ce que vous décrivez est un sentiment plutôt commun.

- Je n' imagine pas une seule seconde que je suis exceptionnel. Je le suis, et c'est tout! Mais si vous me dites que je ne le suis pas, vous ne pouvez qu'avoir raison...

- En effet.

- Dites-moi, vous qui semblez si fort. Qu'ai-je de non-original?

- Un personnage qui n'a pas d'identité et qui en change tout le temps, c'est assez banal.

- Je suis l'inverse de tout ce que vous pensez.

- Tout le temps?

- Tout le temps.

- Sitôt que mon avis change sur vous, vous changez avec?

- Non, pas du tout.

- Voilà qui prouve ce que je dis.

- Absolument pas, je suis un être stable et mesuré.

- Je reste convaincu de ce que je viens de dire.

- Je me dois de vous prévenir que mon avocat est très puissant et qu'il a fait cracher des millions à des gens plus retords que vous. Il me suffit d'un appel téléphonique.

- Je n'ai pas de millions à cracher.

- Que croyez-vous, que je suis prêt à payer un avocat pour me débarrasser des incrédules?

- Vous commencez à me fatiguer.

- Pourtant je me croyais passionnant. Vous aviez l'air passionné.

- Intéressé. Mais c'est terminé.

- Ça nous fait donc trois francs cinquante.

Je lui tends un billet de dix et, en attendant qu'il me rende la monnaie, je jette un coup d'œil par dessus mon épaule. Derrière moi, dans la file d'attente, il y a une fille canon. Je n'en suis pas sûr, c'est juste un impression que j'ai eue lorsque je l'ai vue entrer dans le kiosque. Mais je n'arrive pas à la voir.

Voilà ma monnaie. Je croise une dernière fois le regard de la vendeuse au costar vert à rayures blanches et je quitte le kiosque mon journal sous le bras.

Lundi 31 octobre 2005, 00h10 – 00h13

Isabeau

Trois dents en guise de râteau,
Voici la belle Isabeau.
Fraîche comme une bière au tonneau,
Pucelle autant que la Margot,
Elle se promène au fond des bois,
Râtissant de-ci de-là
Les tombes de ses amants.

Mardi 1^{er} novembre 2005

Isabeau 2

Elle travaille au fond d'un grand atelier délabré. Elle sait manier le marteau, la scie et tous les outils qui lui servent à accomplir sa noble tâche : construire des cercueils.

La pauvre Isabeau n'a pas beaucoup pour vivre et, un pied dans la tombe, elle s'est résolue à faire passer nos cadavres de l'autre côté. Tous en-dessous, d'ailleurs - faut pas croire qu'on monte quand on meurt.

Elle connaît mieux que quiconque le moyen de réveiller un mort. Elle en a vu passer pas mal. Et pas que ses anciens amants, comme le père Dural, mort d'une crise cardiaque pendant qu'elle lui limait la baguette, non. Elle voit aussi passer tous les grands-pères des petits-enfants du village, parfois les petits-enfants eux-mêmes. Elle n'est plus touchée par les départs, même ceux qui ne sont pas annoncés.

A chaque fois que la cloche du village se met à sonner les fameux coups répétés, elle sort son mètre ruban et se pare de son voile d'insensibilité. A force, elle le met presque tout le temps.

Les seules fois où elle se découvre à présent, c'est le soir, au bar, pour plaire. Depuis qu'elle est passée du côté des forces du mal - comme on dit - elle n'attire plus autant les hommes.

Y en a qui disent que c'était pas un métier pour une femme.

D'autres, que c'est même pas un métier pour un homme.

Il y a des gens plus fins que d'autres.

Nadine et le titreur

Je reparcours son article, elle me regarde faire.

- Voyez-vous, madame, lorsque j'entends des inepties pareilles, je ne peux que frémir d'horreur, lui dis-je.

Il s'agit d'un article sur la sauvegarde des animaux en voie de disparition.

- Laissez-moi faire mon travail, réplique-t-elle. Je suis journaliste, pas politicienne.

- Vous parlez d'une loi interdisant d'avoir des animaux domestiques, n'est-ce pas de la politique ?

Elle fait une pause et me regarde dans les yeux.

- Venez vous asseoir sur mes genoux, mon bichon.

Je veux vous parler calmement.

Je n'ai nulle envie de m'approcher de cette femme.

D'abord, elle est trop vieille et ne m'attire pas du tout ; ensuite elle a un air doucereux que je n'aime pas.

- Je reste où je suis, dis-je. Mais je poursuis mon idée.

En quoi un animal domestique est-il en voie de disparition ? M'expliquerez-vous ?

- Encore une fois, je ne suis pas politicienne, mais journaliste. Ces idées ne sont pas de moi mais reflètent la réalité.

- Je ne vous suis plus.

- Sur 35 personnes interrogées, 10 sont contre la peine de mort pour les animaux domestiques, 11 sont pour couper les griffes des chiens tous les deux mois, et 35 sont pour interdire les animaux domestiques.

- Dans ce cas, il ne s'agit pas de sauvegarde des animaux en voie de disparition.

- Non, mais le titreur de l'article s'est trompé. A l'origine, c'était un article intitulé : « Dangerosité canine, une loi anti-animaux domestiques ».

- Et pourquoi a-t-il été changé ?

-
- Je viens de vous le dire, c'est le titreur qui s'est trompé.
 - Le titreur ?
 - Un gars qui travaille depuis des années au même poste. Son boulot consiste exclusivement à taper les titres des articles.
 - Ils les invente, vous voulez dire ?
 - Non, il recopie les feuilles qu'on lui donne et intègre les titres aux articles.
 - Un graphiste, quoi ?
 - Non, il ne s'occupe que de taper le titre. Ensuite seulement le graphiste choisit la police et la taille des caractères. Taper un titre est quelque chose de très délicat. Il ne faut pas qu'il y ait la moindre faute, sinon ça se voit tout de suite. Vous comprenez donc que nous ayons besoin d'un titreur spécialisé. Ça fait vingt ans qu'il bosse pour le journal.
 - On en apprend tous les jours.

Jeudi 3 novembre 2005, 00h09 - 00h23

Brigitte la baronne

- Bonsoir. Je suis heureux de vous rencontrer pour la seconde fois, ma chère, car vous représentez pour moi l'élite du féminisme et de la contraception.
- J'en suis extrêmement ravie, voyez-vous, très cher, car la pertinence de vos questions n'a d'égal que la beauté de votre sourire.
- Arrêtez donc, vous me flattez, ma chère.
- J'insiste, vous m'avez troublée, la dernière fois, tant vos mots étaient lourds de sens et vos expressions riches en significations profondes. J'ai failli me pâmer devant vous. Croyez-moi, il est rare pour une comtesse comme moi de rencontrer des journalistes aussi observateurs de notre monde et aussi respectueux de notre raffinement à nous autres, les riches.
- C'est tout à fait normal, Mme la Baronne. On ne peut qu'être soufflé par votre beauté et votre charme naturels. Reparlez-moi de votre enfance.
- Oh! Volontiers. On m'a mise au couvent lorsque j'ai eu cinq ans. Je n'étais qu'une toute petite fille à cette époque.
- Vous vous moquez, on ne peut pas mettre une enfant au couvent à cinq ans.
- Détrompez-vous, mon père était un homme de principes et j'avais fait une grosse bêtise. Il m'a envoyée là-bas pour me punir.
- Qu'aviez-vous donc fait?
- Non, ça je ne peux pas le raconter, c'est trop dur.
- Ce n'est pas grave. Je n'en ai pas besoin pour mon article.
- Votre article?
- Oui, l'article que j'écris sur vous.
- Ah! Parce que vous allez écrire sur notre rencontre?

-
- Oui, bien sûr, je note tout ce que vous me dites et je le publie dans les journaux.
 - Mais. Je croyais que vous étiez mon ami.
 - Je le suis.
 - Et vous répétez tous les secrets que je vous raconte!
 - Mais, c'était entendu entre-nous. Je suis journaliste.
 - Allez-vous en, monsieur! Vous m'avez trahie et je n'accepterai pas une seconde de plus votre présence chez moi.
 - Euh... C'est vous qui êtes venue chez moi.
 - Très bien, dans ce cas je m'en vais.
 - Au revoir.
 - Au revoir.

Vendredi 4 novembre 2005, 23h00 – 23h09

Infirmière

Elle s'occupe de moi comme un petit enfant - cataplasme chaud sur mon front brûlant.

Je la prends par la taille et la couche sur mon corps. Mais la belle me repousse avec fermeté. Il me faut du repos, je dois être fatigué. Elle s'en va en tortillant son popotin affriolant, sa douce camisole blanche remuant autour de ses hanches gracieuses. Elle saisit dans ses doigts agiles l'instrument de torture. Ça y est, je suis dedans. Le cliché de l'infirmière cochonne. Enfin, pas vraiment.

Elle me pique le bras avec douceur et me regarde fixement.

- Vous me plaisez, dit-elle. Et je vois bien que je vous plais, mais si je cédaï à chaque patient qui me trouve belle, je n'aurais plus le temps de m'occuper de personne.

Je comprends, mais voyant ses mains courir le long de mon bras, sentant ses ongles griffer légèrement la chair de mon poignet, je sens monter en moi un flux inévitable que je ne peux réfréner. Elle l'a senti, dans mon regard, je suppose.

Un zeste de lubricité, un brillant un peu spécial et bien reconnaissable.

- On verra quand vous serez sorti d'affaire...

Samedi 5 novembre 2005, 01h09 – 01h14

Albert

Trois mots en guise de paroles
Il sait se taire pour montrer qu'il n'a rien à dire
Plus silencieux que le silence lui-même
Il tourne et retourne les mots dans sa tête
Imperméable à la moindre émotion
Fragile comme une poupée de chiffon
Il reste caché dans un coin des soirées
Près du buffet, juste à côté
Toujours à distance des beautés
Accoster lui est trop difficile
Mais regarder et imaginer...
Un vrai contact ne saurait l'apaiser
Il a besoin de plus que de chaleur humaine
Un amour qu'il connaît à peine
Trop fragile pour pouvoir parler
Il se jette, éperdu, dans le silence
Pour prouver au monde qu'il n'a rien à dire
Alors qu'en cachette, son esprit raisonne
Un trésor de pensées lointaines

Irène

- Comment, vous n'aimez pas les serpents ?

Elle m'a dit ça sans même penser à ses paroles. Plutôt étrange pour une sémiologue, cette passion des serpents. « Le serpent dans la représentation actuelle des religions de l'extrême sud » Si elle croit que ça m'impressionne. D'abord, je ne sais pas exactement ce que c'est que ces religions de l'extrême sud et ensuite, intellectuellement, c'est pas très difficile. C'est surtout de la recherche et des voyages.

A part ça, ce congrès pue à plein nez. J'aimerais bien pouvoir me tirer. D'ailleurs je sais pas vraiment ce que je fous là. Mais bon. J'y suis, j'y reste.

Elle a mis une belle robe pour la soirée qui nous attend. Je ne l'aurai pas celle-là. Encore une fois trop vieille. Mais pourquoi pas m'en faire une alliée.

Elle sort de sa poche une longiforme boîte de cigarettes et l'ouvre d'un geste précis du poignet. Une cigarette saute et va ricocher sur le sol, puis roule sous le tapis rouge du hall.

La voilà qui se baisse. Quel cul. Pas regarder. Et puis pourquoi pas. Profitons. Elle se relève et coince entre ses lèvres la longue cigarette qu'elle allume avec un petit briquet de cuivre.

- Non, les serpents ne sont pas mon fort, lancé-je enfin.

- Et les religions de l'extrême sud, ça vous intéresse ?

- C'est quoi pour vous l'extrême sud ?

- Oh pardon, j'ai oublié de préciser - c'est bien moi. Je parle de l'extrême sud de l'amérique du sud. De l'amérique latine, si vous préférez.

- Je ne m'intéresse pas à ce genre de choses.

- Quoi ?

- Tout ce que je veux, c'est baiser. Alors laissez-vous faire.

- Vous vous rendez compte de ce que vous dites ?

- Parfaitement. Mais mes mots ont dépassé mes paroles.

- Je vois. C'est de l'humour ou quoi ?

- Qui sait ? (Pas moi en tout cas.)

- Bon. Je ne sais pas si j'ai envie de continuer avec vous.

- Continuer quoi ? Nous avons commencé quelque chose ?

- Je veux dire : vous êtes bizarre. Je ne sais pas si j'ai envie que vous m'accompagniez au dîner.

- Eh bien, choisissez.

- Non. Venez. Je ne veux pas choisir. On fait comme on a dit. En plus, c'est mal vu de venir seule.

C'est une société que je ne connais pas, avec des pinces à cheveux aux poils du cul. Pas vraiment une drôle de soirée en perspective. Mais j'ai pas perdu toutes mes chances avec elle. Si elle a résisté à ma dégringolade dans la vulgarité de tout à l'heure, elle peut résister à pas mal de choses.

Je la suis dans l'âtre ambiance du bar. On traverse ce petit lieu exigü, réservé aux clients spéciaux, un peu seuls dans leur monde, homme d'affaire en voyage, devant un whisky-glace, célibataire à chemise rose sur fond noir, gros lard suant dans son canapé de cuir, sirotant un verre de je-ne-sais-trop-quoi. Elle me précède dans cette atmosphère étouffée. Puis soudain s'arrête.

- Je n'ai pas envie d'y aller.

- Ah.

Je ne manifeste pas trop ma surprise. Je ne sais pas pourquoi, j'ai le sentiment qu'une humeur égale est préférable après ce qui s'est passé.

- En fait, j'ai envie de baiser.

Elle m'a dit ça comme moi tout à l'heure. Ça me fait tellement rien que j'éclate de rire. Elle me regarde avec dégoût. Puis elle s'en va. Vexée.

Tant pis.

Lundi 7 novembre, 23h38 – 23h55

Massimo et les chiens

La pluie tombe sur les carreaux grisâtres. Dehors, quelques chiens s'entre-dévorent l'arrière train avec violence. Un tapis rouge aux motifs verdâtres et défraîchis traverse le salon dans toute sa longueur et, tout au bout, trône une cheminée de marbre massif, froide malgré les tisons qui la garnissent. Une douce chaleur illumine la pièce. Massimo est là, assis à-côté de son fauteuil, un verre à la main, riant comme un demeuré, tantôt regardant son verre, tantôt dévisageant le plafond blanc. Il ricane, puis se tait, puis se lève et, péniblement, fait quelques pas jusqu'à la table basse où il se ressert de porto.

Tout mais pas une dispute! Pas aujourd'hui!

Ses mains tremblaient encore de cette incommensurable colère qu'il venait de vivre. Sur ses tempes, une brillance âcre laissait découvrir sa récente sueur. Il bavait très légèrement, ou plutôt il tenait sa bouche relâchée et quelque peu de bave s'en échappait.

Il L'avait aimée. Tellement qu'il aurait pu en mourir. Et pourtant tout cela lui semblait loin à présent. Démesurément loin. Impossible pour lui de comprendre comment son esprit avait pu se laisser détourner de la sorte, se laisser embobiner par cette femme. Cette femme qui gisait maintenant devant lui, blanche comme le plafond, dure comme le marbre de la cheminée et froide comme la pièce. Cette femme qu'il avait hébergée durant des années, nourrie, blanchie, soutenue contre tous, cette femme qu'il avait fait l'effort de comprendre, de lire, d'écouter, de suivre, cette femme avec laquelle il avait imaginé terminer ses jours, cette femme...

Il ne comprenait plus comment il avait pu en être si fou. L'amour de ma vie, pensait-il, quelle connerie! La mort de ma vie...

Débarrasser le corps, c'est tout ce qu'il lui restait à faire. Il la tire par les pieds machinalement, après avoir reposé son verre de porto.

Il la descend à la cave, en laissant sa tête heurter chaque marche de l'escalier, comme s'il s'agissait d'un mannequin de bois et il l'abandonne au milieu des tonneaux. Il la laisse là et l'oubliera très vite.

Tout est si rapide. On court et soudain le mur arrive, on n'a pas le temps de l'éviter. Alors on casse le mur ou bien c'est lui qui nous casse.

Massimo peigne ses petites moustaches devant son miroir en songeant à sa nouvelle coupe de cheveux, à sa nouvelle redingote. Dehors, les chiens se sont tus, il ne reste que leur deux carcasses, dévorées à moitié, gisant dans la boue comme les trophées absurdes de leur victoire.

Mardi 8 novembre 2005, 00h14 – 00h20

Tireur de misère

Il se promène dans le vent
A travers bois, à travers champs
Toujours penché vers l'avant
Avançant
Balançant
Avec le vent
Derrière lui, tiré
Un chariot
Son métier
Tireur de misère

Une écharpe longue
Flottant dans le vent
Déchirée
Il longe les rivières
Descend dans les vallons
Derrière lui creuse un sillon
Les roues
Encrassées dans la boue
Il tire et tire encore
Jamais ne s'arrêtera
Il tire, tire son sort
Et s'en sortira

Tireur de malheur
Tireur de misère
Errant entre les champs
Errant entre les serres
Beuglant
Contre le vent
Des mots de douleur
Des mots de colère
Contre les gens
Qui lui donnent leur malheur
Qui lui donnent leur misère

Mercredi 9 novembre 2005, 15h17 – 15h31

Ferdinand

Une croûte, voilà ce qu'il peignait depuis des mois dans le grenier. Posée sur un socle et baignée d'un rayon de lumière venu de nulle part, une croûte pure et simple! Il peignait huit heures par jour et toujours la même toile. Les couches de peinture se surajoutaient, il avait peint mille tableaux sur cette toile, peut-être plus, et s'obstinait à garder cet unique support, témoin privilégié de ses ébats.

La première fois qu'il avait peint, c'était après une nuit avec la duchesse - une créature froide aux yeux noirs qu'il n'avait connu que très peu de temps. La toile était là, toute la nuit, observant les moindres geste des amants dans le divan ; si bien qu'au matin notre peintre n'avait eu aucun mal à recréer la scène sur le tissu tendu. Le pinceau avait balayé l'espace, le noircissant par-çi, le rougissant par-là, faisant vibrer ce vide, donnant vie à cette absence.

A présent, le tableau n'était qu'une épaisse croûte grisâtre et dégoulinante. Des coulures avaient recouvert le tapis juste en dessous. Il y en avait eu des amantes - plus qu'il n'en faut pour toute une vie - mais Ferdinand ne s'en contentait pas. Il lui en fallait encore des centaines, des milliers, pour recouvrir sa toile encore et encore, se remémorant à chaque fois les ébats de la nuit.

Il n'avait plus mangé depuis des jours, plus bu depuis des mois, il s'était nourri de stupre et de fornication, passant ses soirées à rire dans les bars du village, ramenant les pires des filles les soirs où les plus belles n'étaient pas pour lui. Il y avait dans sa démarche quelque chose d'obsessionnel. Il ne recherchait pas plus le plaisir de la chair que celui de l'accumulation, de la collection. Son plaisir était où on ne l'attendait pas ; au moment où, après une dure journée de peinture, il s'asseyait devant son tableau pour se dire : me voici heureux possesseur d'une femme de plus. Il s'estimait propriétaire d'une femme dès le moment où il l'avait couchée sur la toile. Et rien ne pouvait le détacher de sa passion.

Jeudi 10 novembre 2005, 00h47 – 00h54

Le paysan

C'était après un long trajet morne dans la deux-chevaux de ma mère. Le type nous attendait, Marguerite et moi, devant sa ferme. Il avait l'œil glauque et une tache de vin sous l'oreille qui lui descendait dans le col - le genre de truc que je déteste.

Il nous a fait signe de le suivre et nous a emmenés jusqu'au cadavre. Elle était là, étendue de tout son long dans la paille jaunasse de l'étable. Une belle bête. Je n'en avais jamais vu une aussi grosse.

- Elle nous en a gagné des concours! C'était vraiment une belle bête. Vous pouvez y faire quelque chose? nous a demandé le paysan.

- Vous nous prenez peut-être pour des mages guérisseurs, mais ce n'est pas le cas, a expliqué Marguerite. Nous ne soignons que les vivants. Pas question de ressusciter qui que ce soit, ou quoi que ce soit.

- Alors vous êtes venus pour rien? a-t-il répliqué.

- Non, nous sommes venus pour vous soigner, vous.

- Mais je ne suis pas malade.

- C'est ce que vous croyez, mais nous voyons bien que malgré votre apparente bonne santé, cette mort brutale vous accable et vous remue au plus profond de vous-même.

Il a éclaté en sanglots et nous a parlé pendant des heures.

Au bout d'un moment, on a dû l'achever.

Une vieille femme de Louisiane

Tristesse infinie devant le délabrement de cette vieille femme. Ridée, asséchée, desséchée, elle languissait au soleil sur le parvis de la maison. On l'avait posée là probablement depuis plusieurs heures, et elle mourait tranquillement, insidieusement, sans que personne ne s'en aperçoive. Mamie est en train de bronzer, voilà ce que les enfants disaient dans le salon, répétant les mots de leurs parents. Révoltant!

Je traversai d'un pas assuré toute la maison et j'agrippai au collet le maître de maison, le traînant jusque devant Elle, une femme qui, toute sa vie, s'était battue pour préserver le sort des siens; une femme qui, lors du décès de son mari s'était montrée digne et belle; une femme qui avait travaillé dur chaque jour de son existence pour offrir à ses enfants le luxe de n'avoir pas de soucis; qui avait nettoyé, entretenu et sauvegardé cette gigantesque demeure de laquelle elle était à présent mise à l'écart comme une vieille bête qu'on ne veut pas voir mourir. Je lui mis le nez dedans.

- Embrasse ta mère, imbécile!

Il me regarda avec un air dépenaillé et n'osa pas me demander de répéter. Il étreignit sa mère et se mit à pleurer. Il versa toutes les larmes qu'il avait en lui et puis lorsqu'il eût fini il fit basculer son fauteuil en avant et la vieille femme avec. Le sac d'os à la croûte tannée alla s'écraser en bas de l'escalier et y resta immobile. Mais ses grands yeux ridés oscillaient encore.

Pas de doute, elle était vivante.

Le fils, quant à lui, me regardait avec du fiel dans les yeux. Il m'empoigna par le veston et m'envoya rejoindre sa mère, non-sans me gratifier d'un coup de genou dans le bas ventre qui me cloua de douleur.

Je me trouvais à présent en face de l'incarnation de la longévité, de la tranquillité, de la force, dans cette position de faiblesse, totalement démunie, tellement honteux de ne pouvoir contenir ma douleur, aussi superficielle soit-elle, alors que cette vieille femme avait passé sa vie à souffrir en silence les mille maux que lui avaient fait subir ses enfants. Jamais ils n'avaient reconnu le centième du travail qu'elle avait fait pour eux. Jamais, dès qu'ils avaient été en âge de gagner leur propre argent, ils n'avaient daigné lui faire le moindre cadeau, avoir la moindre attention pour elle et, à présent, ils la tuaient ! Ils la tuaient littéralement ! Pour la sucer jusqu'à la moelle, lui pomper son dernier sou, à l'heure de son dernier souffle.

Ils seraient bientôt propriétaires de leur maison, mais une chose leur manquerait toujours : l'amour que cette mère leur avait donné et qu'elle continuait à leur donner malgré tout. Elle l'emporterait dans sa tombe. Ils seraient pauvres de leur mère, déshérités de l'essentiel. J'en tremblais de tristesse et les larmes me vinrent. Elle mourut devant moi, sans un mot, et me légua son dernier sourire.

Samedi 12 novembre 2005, 03h27 – 03h30

Antoine

Deux minutes à peine pour vous parler de lui
Deux jambes rattachées à un profil rebondi
Pied-bot
Manchot
L'autre main toujours dans sa poche.
Pas calme
Toujours en train de s'exciter sur quelque chose
Il ne tient pas en place
L'œil chauve
Le front rasé
L'œil gluant
Pas maquillé
Pas une ride
Pas un pli
Habillé de noir en permanence
Riant devant les demoiselles qui dansent
Flanelle douce aux manches
Frisant la romance
Ni gros
Ni maigre
Nourri au pain de seigle
Et aux graines de sésame
Antoine.

Poupée

Ce n'est qu'une poupée de chiffon. Posée dans ma main, elle me regarde. On dirait qu'elle me regarde. Ses deux yeux ne sont que des boutons grisâtres. Et ses cheveux! De gros fils de laine rouge. Ridicule.

Elle vient de là-bas. De l'autre côté. Un monde difforme que je visite parfois. Au delà du mur, parfois si facile à franchir. Forteresse invisible de mon esprit.

La végétation l'habite. Autant que les temples et les palais. On y trouve moult créatures, moult personnages. C'est un monde à part qui renferme mes passions, mes fureurs, mes phantasmes. Cette poupée, c'est ma joie, c'est mon envie, ma tristesse. Mon enfance aussi. Mes regrets. Presque des pleurs sur mes joues, quand je pense à cette époque bénie.

Peter Pan. Voilà qui je suis.

Cette poupée, c'est ma Wendy, c'est ma maman, mon accroche. Je la serre de toutes mes forces et je me sens vivant, plus vivant que jamais. Je ne voudrais plus la lâcher. Mais le temps passe et m'ennuie. Il faut que je reprenne ma route. La poupée, je la pose où je l'ai trouvée. Je la laisse sur le bitume froid. Mais elle a chaud, j'en suis certain. Je la retrouverai plus tard.

Et puis, non! Je ne peux pas la laisser. Je la reprends et la resserre dans mes bras. Elle est gigantesque à présent, mes bras n'en font plus le tour. Quel bonheur de serrer cette femme dans mes bras! Peter Pan. Je suis Peter Pan. Je m'envole au dessus du monde. En avant pour le pays imaginaire peuplé de crocodiles, de pirates et d'indiens! Amis, jouons aux pirates, jouons aux indiens! Déjouons les plans de l'infâme Capitaine Crochet, l'éternel ennemi, le temps qui passe et qui nous défie. « Arrête-toi, nous dit-il, et viens grandir avec moi, viens vieillir aussi, la vie c'est vieillir. Bats-toi. Il faut te battre pour t'en sortir mais tu ne vaincras jamais. Vieillir, c'est mourir. Et tu ne veux pas mourir. » Laisse-moi vilain capitaine. Je suis un petit garçon et je ne peux pas mourir. Je suis

dans mon monde et je ne peux pas mourir. Jamais. Ma maman est là. Elle est ma déesse éternelle. Et mon papa - que je chéris - est juste derrière elle et me sourit. Je le serre fort dans mes bras. Je l'aime tellement. Pourquoi va-t-il sen aller lui aussi? Où est ma poupée? Non, ne partez pas! Je veux rester, je veux rester. C'est mon monde ici. Je vais y rester encore une nuit. J'ai trouvé le coin idéal.
Peter Pan, je suis Peter Pan.

Lundi 14 novembre 2005, 23h45 – 23h46

La fatigue

La fatigue, énorme, m'accable

Je suis l'être qui râle

Croulant d'épuisement

Embrumé

L'esprit perturbé

Ne comprenant pas

La fatigue, c'est moi



Louise

Pas facile de rencontrer quelqu'un ce soir. La rue est déserte. Quelqu'un devrait pourtant passer dans quelques lignes. Une attente de plusieurs mots, peut-être plusieurs phrases... Mais non, elle est là, toute blanche qui se détache de la nuit, éclairé par derrière et pourtant pleine de lumière. Qui est cette jeune femme brillante? Ses cheveux noirs noués en arrière mettent en valeur son front d'une belle rotondité. Elle s'approche. Parle-t-elle à quelqu'un? Je n'arrive pas à le voir. Mais oui. Elle parle à mon meilleur ami. Aussitôt, je m'écarte, je les laisse. Va-t-il s'intéresser à elle? Je garde un œil sur cette scène, mais je constate qu'il ne fait rien pour la retenir. Elle fait demi-tour après l'avoir félicité, puis disparaît. Je veux bien saluer mon ami, mais hors de question de la laisser disparaître comme ça. Je cours dans les ruelles à sa recherche. Belle créature noire, où est-tu? Je veux te voir dans la lumière, comme avant. Les poubelles me regardent au fond d'une petite ruelle. De quoi ai-je l'air? Peu importe, c'est son air à elle qui m'intéresse. Pas le temps de perdre mon temps. Peut-être là voilà... Oui?... Non?... Est-ce encore elle ou bien une autre? Ces traits... C'est bien elle, mais la voilà fade à présent. Je la reconnais à peine. Etait-ce mon ami qui, tout à l'heure, la faisait paraître si attirante, si folle? Etait-ce la joie de son contact qui lui proférait cette beauté et cette grâce? Peut-être. Je crois que je vais la laisser. Ce n'est pas encore pour ce soir. Elle. Ce n'est pas Elle.



Samedi 19 novembre 2005, 02h54 – 03h03

Le contrefaçonneur

- Vite fait, bien fait, se dit-il avant de refermer son immense tiroir de céramique émaillée. Un fourneau de plus que je vais fourguer à la baronne du coin ou à ses sbires. C'est tellement facile!

Il était contrefaçonneur de fourneaux en céramique et se baladait de ville en ville, escroquant les seigneurs quelque peu fortunés en leur fournissant de la marchandise inflammable. La plupart du temps, il se faisait jeter hors de la ville environ 48 heures après son arrivée. Mais il ne s'inquiétait pas : le temps qu'il fasse le tour de toutes les villes du monde, les dirigeants de la première ville visitée ne seraient plus les mêmes ; il aurait donc toujours du travail.

Il referma donc le tiroir de céramique émaillée, prononça pour lui-même les paroles susmentionnées, puis, ayant entendu un bruit, se retourna. C'était une horde de soldats assoiffés de bière et très désireux de leur congé.

- Arrestation préventive, dit le chef du groupe. La baronne préfère ne pas prendre de risque avec les colporteurs. Vous savez, avec ces problèmes d'immigration...

Ils n'avaient ni l'air commode, ni partis pour discuter. Pourtant, il leur fit la démonstration de son ersatz de fourneau, ils eurent l'air convaincus - l'un d'eux l'acheta sur-le-champ - et ils lui fichèrent la paix.

Dimanche 20 novembre 2005, 23h42 – 23h55

Le creuseur de galeries

- Bonjour.
- Bonjour.
- Je ne sais pas comment commencer.
- Commencez simplement.
- D'accord. Vous avez raison. Je vais commencer simplement.
- ...
- ...
- Alors, ça vient?
- Oui, oui, laissez-moi me concentrer sur ma première question.
- Bien.
- Alors... Êtes-vous souvent malade?
- Eh bien, je dois dire que oui, malheureusement. Creuser des galeries est un métier épuisant et l'on extrêmement exposé aux poussières et bactéries diverses.
- Vous faites donc une consommation excessive de mouchoirs.
- Excessive, non. Je n'utilise qu'un ou deux paquets par semaine.
- Vous êtes passionnant. J'adore vous écouter.
- Merci, mais vous n'auriez pas d'autres questions?
- Ce n'est pas bien?
- Si, si, c'est très bien, mais... En fait, non, c'est pas bien du tout. Je ne vois pas le rapport entre vos questions et moi.
- Eh bien, le rapport, c'est qu'elles vous concernent.
- Je veux dire que je ne les trouve pas très pertinentes quant à mon travail. Je me demande si elles vont intéresser le public.
- Mes questions, bien sûr que non. Mais vos réponses!
- Vous croyez?
- Vous n'imaginez pas tout ce qu'une simple réponse peut nous apprendre sur vous. D'ailleurs parlez-moi, parlez-nous de vous.
- D'accord. J'aime les bêtes. Mais seulement les petites. Je n'aime pas les trop gros chiens, par exemple. Mais j'aime beaucoup les chats. Je joue au yass une ou deux fois par semaine avec mes copains du village, mais ils trichent.

-
- Ne changez pas de sujet, s'il vous plaît.
 - Pardon. Je m'habille de préférence en vert, pour passer inaperçu, mais le dimanche, je préfère le rouge avec un chapeau. Pour la joie, vous comprenez.
 - Pour aller à l'Eglise ?
 - Oui, voilà. Mais le curé m'a déconseillé le bleu. Ça ne me va pas au teint.
 - Vous faites très attention à votre image ?
 - Oui. Vous imaginez bien que dans un petit village comme le mien, tout se sait. Et si un matin, j'ai le teint verdâtre, les employés de ma mine auraient tôt fait de répandre la nouvelle. Le soir même, le croque-mort viendrait me mesurer. Alors je suis obligé de surveiller mon apparence. J'utilise autant de crèmes qu'il y a d'heures par journée. Ma crème de 16h est la plus agréable. Juste avant la pause déjeuner.
 - Vous déjeunez à 16h ?
 - 16h30.
 - J'aime mieux ça.
 - J'ai envie de vous parler de ma passion secrète.
 - Oui, mais une autre fois. Ma bande enregistreuse arrive à sa fin.

Lundi 21 novembre 2005, 00h34 – 00h47

Moustache

Un long manteau de biais
Une paire de moustache
Penché à son balcon
Il regarde passer
Les passants occupés à regarder leur chien
Chier

Il a l'air d'avoir plus que son âge
Un peu fripé, un peu flétri
Il lit son vieux journal
A sa fenêtre
Pris de remords, il se console dans les nouvelles
Fraîches

Il a violé sa fille
Il a volé sa vie
Pas très frais, le gaillard

Sa moustache grasse tombe dans le lavabo
Rasée
Il va disparaître bientôt
S'en aller à la campagne
Rejoindre sa nouvelle compagne
Qui ne sait rien
Il lui a dit je n'ai qu'un chien
Pour famille
Ma famille, c'est rien
Du vent

Il va s'en aller
Mais rien oublier

Mardi 22 novembre 2005, 23h09 – 23h16

Thierry

Retour accablé de fatigue. Il avait pris son baluchon.

Il s'était fait la malle. Il était parti sans se retourner.

Il est revenu.

Dans le froid de la rue, il s'est dit que c'était stupide.

Le vent lui claquait au visage avec insolence. Barre-toi.

Tu as raison. Ne reviens jamais. Elle ne te mérite pas.

Frappe-la, si elle te retient. Ces idées, c'était le vent qui les lui soufflait.

Mais il a choisi de ne pas l'écouter. Il a fait demi-tour

et il a grimpé l'escalier. Il a ouvert cette porte qu'il avait

juré ne plus jamais franchir. Il a fait trois pas dans

l'entrée. Et là, il l'a vue.

Il a vu la boîte de somnifères qui traînait sur le sol. Il

a longé le bras du regard, continuant jusqu'au visage,

abandonné au sommeil. Il l'a regardée longuement.

Et il a compris.

Il a repris son sac. Il est reparti. Sans remords, ni regrets.

Elle avait choisi pour lui.

Gaby

C'était un traquenard, pour sûr. Il se tenait là, devant moi, raide comme son ombre, un revolver à la main. On aurait dit un film de gangsters. Il avait sur la tête un stetson et tirait des bouchées de fumée sur un vieux mégot.

Il m'avait coincé dans un coin de rue quand je m'y attendais pas. C'était pas le genre de type à s'y prendre à la dernière minute.

Tout ça avait été organisé : la bousculade, la veuve et l'orphelin fuyant dans la foule, le mouchoir abandonné, ... Tout avait été mis en place, orchestré pour que je me retrouve ici, face à lui et son interminable nez, ses pommettes saillantes et ses dents carnassières.

Il était tout entier à sa profession. Jamais il n'avait raté personne. Tuer était une seconde nature chez lui. Pas une balle de gâchée depuis deux ans ! On l'appelait « le Caïd », mais je trouvais qu'il méritait mieux. « Le ferrailleur » ou quelque chose dans ce goût-là. Il parlait pas beaucoup. Il aurait fallu lui arracher les mots avec une tenaille, à condition de pouvoir en attraper un ou deux dépassant de son gosier.

Il paraît qu'il était très doux avec les femme, un vrai chat, câlin et tout. On disait qu'il avait jamais couché avec une femme dont il était pas amoureux. Il avait pas dû coucher avec beaucoup de femmes.

Et il était toujours là, devant moi, à me regarder intensément, à me braquer plus ou moins avec son flingue. On aurait dit qu'il hésitait, que, pour la première fois de sa carrière, il hésitait. Au bout d'un trop long moment, il a baissé son canon et il a dit :
- C'est ton jour de chance, fiston, je prends ma retraite demain. Viens, on va boire un verre.

Il m'a tué après le verre.

Jeudi 24 novembre 2005, 00h07 – 00h22

Anne-Lise, papa et les cochons

Elle me tire les cheveux comme une folle depuis un quart d'heure. Il faut que je me calme. Je peux pas cogner sur ma petite sœur, quand même. Si je le fais parfois, c'est pas une raison pour céder à ces pulsions primaires à la moindre occasion. D'autant qu'à quarante ans, on n'est plus des gamins. Elle n'a pas supporté l'héritage. Trop dur d'entendre la voix lancinante du notaire lire les dernières lignes de notre père. Et tout cet argent qui va aux cochons! Bon sang! Quel gaspillage! Quelque part, je la comprends, mais sa crise de nerfs était vraiment mal placée. Elle aurait attendu un quart d'heure de plus? Non. Il a fallu qu'elle pète les plombs dans le bureau, devant toute la famille. Cette bande de porcs n'a pas moufeté mais chacun s'est réjoui en silence de ce qu'il allait raconter la scène à ses meilleurs amis en leur dépeignant avec précision la déchéance de leur parente.

Ils n'ont toujours été que des paysans et des imbéciles. Certains agriculteurs savent péter plus haut que leur cul et se faire respecter pour ce qu'ils sont, mais là... Quelle misère. La ferme sauvée par mon imbécile de père – pardon, papa – qui a préféré ses frères à ses enfants.

Une belle connerie que tu nous as fait là, papa.

Anne-Lise est assise sur le trottoir à présent. Elle s'est calmée, je crois. Elle termine de se recoiffer pour rien, pour se donner l'impression qu'on ne lit plus les larmes sur son visage, qu'on ne peut en rien déceler la crise par laquelle elle vient de passer. Elle me rend mon peigne et se lève pour me prendre dans ses bras, comme quand nous étions petits. Sa chevelure noire me tombe sur l'épaule. Elle me murmure des choses à l'oreille. Des méchancetés à propos du troupeau de cochons – qui me font rire.

Après tout, pourquoi pas? L'argent pour les imbéciles, la liberté d'ironiser pour les autres. Nous resterons, elle et moi, les éternels esprits noirs de la famille. Toujours à rire en coin, des cernes sous les yeux. A nous moquer de tout ce que nous envions. C'est une solution intéressante, l'amertume engendrant le rire. C'est la façon la plus saine de ne pas péter les plombs.

Dis, papa, est-ce qu'il fait froid là-haut?

Parce que nous, on pèle. Tu aurais quand même pu faire un geste. Je prends Anne-Lise par la main et nos mitaines grincent. Nos pieds s'enfoncent dans une très fine couche de neige. Ce soir, comme tous les soirs depuis un an, nous allons dormir dehors.

José

Il n'avait pas ressenti ça depuis des années. Il pensait que c'était fini, qu'il n'en entendrait plus parler.

Il a pris sa tête dans ses mains et l'a secouée comme il avait l'habitude de faire quand il était petit, pour la vider de ses idées. C'était un réflexe, comme celui d'éteindre son réveil à la vitesse de l'éclair aussitôt qu'il sonne.

Le mal de tête lui avait pris tout à coup, dans le bus, au milieu des gens, le pire endroit imaginable. José détestait la foule, et plus encore, une foule le regardant. Il se mit à pousser les gens jusqu'à atteindre la porte, déclenchant quelques réactions virulentes. Mais il s'en fichait. Son crâne allait exploser, et ça pouvait durer des heures. Une souffrance insoutenable, qui vous imprègne la peau d'une marque indélébile. Il s'en souvenait de cette souffrance.

Après chaque crise, il lui fallait deux jours de repos complet pour se remettre. Ses neurones accomplissaient des efforts incommensurables durant ces heures d'activité intense.

Il s'était rendu compte de cet incroyable phénomène vers douze ans. Alors qu'il était coincé sur un exercice de mathématiques de niveau élevé – il remplissait par curiosité les fiches de math du degré supérieur de sa classe mixte – une crise l'assaillit. Il se roula en boule et souffrit en silence pendant dix longues minutes, puis alla s'étendre sur son lit. C'est alors qu'il se rendit compte qu'il comprenait l'exercice de maths. Tout à coup, la réponse au problème lui semblait évidente alors que douze minutes auparavant, il était incapable de commencer la moindre démarche de résolution du problème.

Ces crises avaient pour résultat de lui faire voir les choses avec du recul, et à chaque fois, il s'était rendu compte des erreurs qu'il commettait. Pendant des années, ces crises l'avaient guidé dans la vie. Chacune de ses ruptures avait été précédée d'une crise.

Mais tout s'était arrêté lorsqu'il avait rencontré Anne. Plus de crises, pas de rupture.

Et puis il y avait eu tout le reste. D'abord promotion, puis mariage, enfin gosse, re-gosse et re-re-gosse. S'ensuivirent une bonne quinzaine d'années de bonheur (non sans hauts, ni bas, mais dans l'ensemble sans soucis) et puis soudain, dans ce bus, aussi inattendue qu'indésirable, cette crise violente.

Au premier arrêt, José descendit en bousculant les gens. Il courut jusqu'à la forêt qui se trouvait par chance juste derrière l'arrêt de bus et se cacha derrière le premier arbre venu. Là, il se mit à souffrir en retenant son souffle. Combien de temps cela allait-il durer ?

Il ne voulait pas, non. Il ne voulait surtout pas prendre du recul maintenant. Sa vie lui plaisait ainsi. C'était fini les révélations, les prises de conscience. Il était heureux et il le savait alors pourquoi cette crise. La peur décuplait la force de ce mal de tête. Il perdit pied.

Au bout d'une dizaine de minutes, enfin, la douleur commença à s'estomper, puis disparut totalement une ou deux minutes après.

José se demanda ce qui avait changé en lui cette fois-ci et quelle serait la révélation. Elle apparut instantanément dans sa tête. Son esprit lui commanda de stopper toute relation avec sa femme et de ne plus voir ses enfants, car tout cela n'avait pas de sens. Il lui commandait de partir, un baluchon sur l'épaule pour ne pas faire demi-tour.

Et c'est ce qu'il a fait. Certains ont entendu parler de lui. Il paraît qu'il est journaliste.

Samedi 26 novembre 2005, 02h54 – 02h58

Le Mini-Scientifique

Je m'avance dans ce grand couloir baigné de lumière. Tout au bout : une porte. Je l'ouvre et je découvre un gigantesque atelier. Et là, dans un coin, tout petit au milieu de toute cette science, un minuscule, tout petit scientifique. Mini-Miloch ou Micro-Docteur Frankenstein, on ne peut pas dire. Il est trop loin pour l'instant.

Il porte une veste blanche constellée de taches et s'agite debout sur une table. Il est vraiment minuscule, et totalement ridicule. Il mesure à peine plus que mon majeur.

Je le prends dans ma main et le souffle. Il atterrit dans la poubelle. C'était là toute sa science.



Jeudi 1^{er} décembre 2005, 23h29 – 23h51

Bill le farfadet

Rivé sur mon clavier, je contemple les lettres qui s'affichent une à une sur l'écran. Il y a un bout de temps déjà que je ne sais plus ce qu'elles disent. Quand soudain je sens une présence derrière moi. Je me retourne, mais je ne vois rien.

Dans les encoignures de ma chambre, il n'y a que de la poussière, rien de vivant. Pas même un petit insecte bourdonnant. Je reprends mon travail.

Je suis interrompu l'instant d'après par un nouveau bruit. Je me retourne d'un coup. Cette fois, j'en suis certain, il y a quelqu'un derrière moi. Je songe à baisser les yeux et je découvre avec surprise un petit être endormi à mes pieds. Il s'agit d'une sorte de petit farfadet aux yeux rieurs.

Je l'empoigne et le jette directement dans la poubelle. Je n'ai pas envie de croire à ces histoires.

Mais la poubelle hurle et se tord. Bientôt la frimousse grimaçante du petit bonhomme apparaît au dessus du rebord.

- Pourquoi, jeune sot, me jetez-vous ainsi sans réfléchir? Figurez-vous que je vaux beaucoup d'argent. Imaginez: revendu à un musée, je pourrais vous rapporter quelques dizaines de milliers de francs, soyez-en assuré.

Je n'ai pas l'habitude de reprendre ce que j'ai jeté. Je le laisse dans sa corbeille même si ses mots ne sont pas sans effet.

- Questionnez-vous au moins sur la valeur imaginaire que j'ai.

Je ne suis pas un simple farfadet, je suis votre farfadet. Un exemplaire unique et inestimable, un modèle hors-catalogue. Votre farfadet du jour, voyez-vous, apparu spécialement pour vous, imaginé par vous. N'est-ce pas un cadeau digne d'attention?

- Je suis en train de travailler et tu me déranges, lui réponds-je, reste dans ton panier. Et en silence, s'il te plaît!

- Ça, sûrement pas, tu ne peux pas t'échapper comme ça. Tu dois t'intéresser à moi. Je sors tout droit de ton cerveau. Observe-moi, décris-moi dans ton texte.

-
- Qui te dit que je ne suis pas en train de le faire? Parler de ton costume rouge et doré ridicule, de ton petit bonnet à franges, de tes rouleaux de cheveux sur les côtés. Qui te dit que je ne te décris pas déjà depuis deux heures? Ces lignes vides parleraient-elle du petit rire que tu éructes après chaque phrase, du mouvement perpétuellement inattendu de tes yeux, de ces petites rides que tu as au sommet du nez et qui se trémoussent comme des petites vaguelettes? Tu n'y as pas pensé, hein?
- Je suis persuadé que vous ne faites rien de ce que vous dites. Il ne suffit pas de parler d'un sujet pour le décrire - sinon, le titre suffirait à l'œuvre - Mais ne changeons pas de sujet. Pourquoi me jeter ainsi sans me regarder?
- Parce que tu n'es qu'un cliché ridicule, un archétype. Le petit bonhomme du frigo, pourquoi pas? Un farfadet, c'est décevant. On peut s'attendre à mieux en laissant vaciller son imagination. Disparais à présent, et fais place à d'autres! Il m'a lancé un dernier regard plein de mépris et s'est laissé dégringoler dans la corbeille parmi les pages froissées. Je ne l'ai pas vidée depuis lors. Peut-être y est-il encore...

Gillon

Une forte odeur de camembert flotte dans la pièce. Gillon est en train d'écrire son cinquième roman. Il travaille dessus depuis des mois déjà. Comme à chaque fois, ça parle de sexe. Des études démontrent que 60% des femmes simulent un orgasme simultané à celui de leur partenaire pour que ça finisse plus vite. D'ailleurs, dans simultanés, il y a simulé. Est-ce que faire l'amour est un si gros problème pour ces 60% ?

Est-ce que c'est si chiant que ça ? Est-ce que la constitution psychique et physiologique féminine est aussi problématique que ça à ce niveau ? Ce nouveau tome des aventures de Jill Laferrière ne répond pas à ces questions. Dans le livre, toutes les femmes se pâment aux pieds de l'agent secret et lui donnent leur corps comme on offre un chewing-gum.

Gillon n'est pas vraiment un tombeur, lui. C'est bien pour cela qu'il écrit toute cette littérature, pour se convaincre que tout cela est possible et que c'est ça, le bonheur.

Gillon est un de ces types qui attendent le bonheur comme s'il allait venir sonner à la porte. Il croit que le bonheur, c'est quand tout va bien, quand tous nos problèmes sont réglés.

Ce qui est faux. Banalement faux.

Gillon veut l'idéal. Il veut Hollywood. Un bonheur de l'instant parfait. Un happy end. Mais le happy end ne dure que l'instant de la fin du film. Et ils vécurent heureux jusqu'au générique. Comme si tous s'arrêtaient à ce moment d'extase où tout est beau, où tout est parfait. En réalité, le bonheur existe sur la durée. On vit à toute allure et, tout à coup, on s'arrête et on se rend compte qu'on est heureux - pas juste cet instant - qu'on est heureux de la vie qu'on mène. Rapide bilan : en gros, ça va. Conclusion : je suis heureux. Ce serait bien si on pouvait s'arrêter là. Mais la plupart des gens se disent : ce serait mieux si...

Gillon est de ces gens là. D'ailleurs il lit son horoscope tous les jours, tellement persuadé qu'il n'est pas l'auteur de sa vie. Il préfère se renseigner sur ce qui risque de lui arriver. Mais il ne fait rien. Il ne bouge pas de chez lui. En fait, l'horoscope ne prédit pas l'avenir ; il encourage juste les gens à prendre des risques en leur promettant que, ce jour, ils risquent beaucoup moins.

Certains savent s'auto-horoscoper, s'auto-convaincre que c'est leur jour, ce qui facilite le passage à l'action. D'autres croient que c'est tous les jours leur jour de chance. On entend souvent : « J'ai hâte qu'il m'arrive quelque chose. » En réalité, c'est plutôt : « Quelque chose a hâte que je lui arrive. »

Et le hasard ? Gillon n'y croit pas. Pour lui, tout est prévu. Si un jour il s'est retrouvé dans telle ou telle situation, ce n'est certainement pas par hasard. La situation en question avait une signification claire, c'était un signe du destin. Pas question pour autant de passer à l'action. Gillon persiste à penser que son destin fera les choses jusqu'au bout.

Le hasard, c'est juste une question de point de vue. Si je me retrouve dans telle ou telle situation qu'on qualifierait d'hasardeuse, de deux choses l'une ; soit je me dis que le destin m'a sciemment guidé là, soit je souris de voir que le hasard m'offre totalement inconsciemment une opportunité. Dans les deux cas, si je ne passe pas à l'action, il ne se passe rien.

Gillon n'a jamais saisi aucune opportunité. Il a toujours considéré qu'un risque non-calculé (c'est-à-dire avec un taux de réussite inférieur à 100%) était inconsideré. Résultat : le voilà seul, pauvre et extrêmement cultivé, rédigeant sur un ordinateur dernier modèle les dernières pages d'un pauvre roman. Pas si mal, me direz-vous ? Le problème c'est qu'une fois ses cent-cinquante pages achevées, il les imprimera, il les fera relier et il rangera le manuscrit dans son tiroir, avec les quatre autres tomes des aventures de Jill Laferrière. Jamais il ne le fera lire à personne, bien trop persuadé qu'il n'a pas de talent.

Bill

Rarement il a dégoupillé une grenade et l'a lancée dans l'escalier. Rarement. C'est même la toute première fois, à dire vrai.

Et là, en ce moment, il se demande s'il vient réellement de le faire. Il se demande si ça va exploser vraiment. Il vient d'entendre la petite boîte de métal heurter chaque marche de l'escalier en sautillant. Il a eu dans sa tête les images d'une certaine gaieté.

Et puis, à présent, c'est l'attente interminable. Ce petit moment de vide entre l'immobilisation de la grenade et l'explosion. Comme une immense respiration avant le cri. Ou plutôt comme ce moment de suspension, entre l'inspiration et l'expiration, où l'on retient l'air sans forcer et où l'on se prépare à le relâcher doucement. L'instant où le verre perdant l'équilibre s'immobilise au bord de la table avant de tomber, ou avant de se reprendre sa position sur la table.

Bill est attentif au moindre son. Il remarque la tache sur son pantalon en treillis militaire. Une trace d'huile qui provient de la caisse de son père. Mais pourquoi garde-t-il cette caisse d'armes? Pourquoi son père possède-t-il ce genre d'engins? Qui est-il en réalité? Bill ne sait plus rien. En cet instant, il se demande même si son corps est présent dans la pièce. Car son esprit est avec la grenade, en bas des escaliers.

Les voisins sont-ils sortis? Est-ce qu'il a voulu les tuer quand il a dégoupillé la grenade? Il a bien dû y penser puisqu'il est sorti dans l'escalier pour la jeter. S'il avait juste voulu la voir péter, il aurait fait ça dans un terrain vague. Ou bien il l'aurait balancée dans la cour. Non, il a choisi de le faire dans l'immeuble parce qu'il y a des gens.

Et son père? A quoi destinait-il ses armes? Ces questions se sont pressées dans sa tête quand il a découvert la caisse. Laisse à lui-même depuis tout petit, il a toujours aimé fouiller dans les affaires de son père. Il a toujours cherché à trouver des magazines de cul ou des jouets interdits. Mais il n'avait jamais pensé à ça. Et son père qui ne rentrait que tard le soir, sans explication. Sans jamais de récit de sa journée. Qu'est-ce qu'il pouvait bien faire?

Bill a longtemps raconté qu'il était agent secret, ou pompier. Puis à l'adolescence, son vieux est devenu un connard dont il ne parlait même plus. Ce n'est que dernièrement qu'il a touché deux mots à Sam sur son père. Paraît qu'il voit des putes. Les putes, c'est ces filles qu'il ramène tard à la maison et qu'il baise comme un porc dans la chambre à côté de celle de Bill. Mais que dalle. C'est pas vrai ce que raconte Bill. Il a tout imaginé.

Sa mère? Jamais vue. Elle est partie, paraît-il quant il avait cinq ans. Bill ne sait pas vraiment. Il est paumé, en fait. Là, il y a quelques instants, il s'est tout imaginé, il a même pensé que son père avait pu assassiner sa mère. Parce qu'un type qui a une caisse d'armes de guerre chargées à la maison, ça doit être capable de tout. Bill a pété les plombs. Sans père, il ne peut pas exister, il ne peut pas vivre par lui-même. Il a depuis toujours la sensation de ne pas vivre pour de vrai, puisqu'on lui cache la réalité. Alors, il a saisi la grenade, il l'a dégoupillée, comme pour se prouver qu'il existait. Il l'a dégoupillée et puis... Et puis il a eu peur. Il a plus su quoi faire. Il s'est dit merde, alors, et si j'existais vraiment... Cette grenade me tuera. Cette maudite grenade me fera éclater les boyaux pour de bon. Alors il a couru vers la porte, il l'a ouverte, il a balancé la grenade et, à cause de l'élan, s'est cassé la gueule en arrière. Immobilisé. Son dos paralysé par la douleur. Son visage fixe. Il attend. Il attend que ça pète. Il ne sait combien de temps ça va durer, mais il sait que ce sera le plus long instant de sa vie.

Evelyne la guerrière

Une patte de yack m'est tombée sur le dos. Déjà plusieurs jours que nous marchons dans la neige, Evelyne et moi. Cette expédition est un calvaire et plus encore ce qui nous arrive à présent. Un yack. On est tombés nez-à-nez avec un yack d'au moins 500 kilos. Croyez-moi, on se sent tout petit face à un tel animal.

Quoi qu'il en soit, cette folle d'Evelyne – plus sottée que folle, en fait – en est venue à bout en trois coups de machette.

Il faut dire qu'elle a l'habitude de la violence. Elevée en extrême Orient, elle a dû très tôt apprendre à se défendre contre les violeurs, à commencer par son père. Dès l'âge de cinq ans, elle maîtrisait l'art de l'auto-défense et savait improviser de manière quasi-divine avec les objets qui l'entouraient. Si bien que, pour elle, un yack ne constituait pas un obstacle difficile à franchir.

Elle lui enlève ses yeux et les dévore en s'excusant de ne pas m'en proposer un.

- Tu comprends, me dit-elle, c'est un trophée de guerrier. Comme les cannibales qui dévorent leur ennemi. De cette manière, j'acquiesce sa force et son âme.

Trop content qu'elle ne m'en propose pas, j'acquiesce avec un sourire dégoûté. Elle m'a quand même gravement dégradé mon manteau avec tout ces sang. Je jette au loin la patte de yack que j'ai reçue et lui propose de tranquillement continuer notre route.

- Attends, me dit-elle, je n'ai pas fini.

Elle ne va quand même pas faire ce que je pense? Si, elle le fait. De sa machette, elle se met à découper la tête du yack.

- Je te préviens, lui dis-je, je ne vais pas transporter cette chose jusqu'à Kerpala. Tu m'as déjà fait le coup la dernière fois, avec l'ours. Et j'ai vraiment regretté de t'avoir cédé.

- Ne t'inquiète pas, répond-elle. Je n'ai pas l'intention de la transporter. Je vais la manger ici.

Ça y est! Je n'osais pas y penser. Elle va me faire le coup du cannibale et dévorer le yack entier! Je lui demande si c'est bien ce qu'elle projette de faire.

Elle me répond entre deux bouchées que c'est le cas. Bon. Très bien. Dans ce cas, je vais m'asseoir un moment pour écrire ce qui vient de se passer. Je pense que j'en ai pour un bon moment. En tous cas, cette expédition n'est pas prête d'être terminée. Evelyne n'est pas fille à lâcher prise. Elle va le bouffer en entier, ce yack. Et en plus, elle ne se plaindra même pas de ses ballonnements. Cette fille me rendra fou! Elle m'a déjà rendu fou, d'ailleurs, avec sa tête d'ours. Pas possible d'être aussi con! Mais bon. S'il faut suivre quelqu'un au bout du monde, je préfère que ce soit elle plutôt que ma mère. Ma mère, elle aurait voulu que je dépèce le yack pour lui faire un manteau.

Lundi 5 décembre 2005, 18h55 – 19h13

La baronne

Elle a rit de bon cœur quand je lui ai dit que je l'accompagnais au bal. Moi, le petit paysan venu de ma province paumée, j'allais danser avec une baronne. Emma de Beurougeoir était son nom, un nom qui en valait bien d'autres, mais tout de même, c'est mieux que la Jeanne d'en haut.

Son cocher, qui était passé le jour précédent dans mon village, m'avait assuré qu'elle n'avait pas trouvé de cavalier pour aller au bal. Je lui avais alors rétorqué que j'étais moi-même très bon cavalier et il m'avait conseillé en riant très fort de venir proposer mes services à la baronne. Dès le lendemain, je m'étais paré de mes plus beaux atours et avais fait le chemin à pied jusqu'au château, ce qui n'est pas peu. A présent mes chaussures étaient toutes crottées, mais ma mine réjouie cachait aisément ce détail.

Cependant, la grosse dame devant moi sur les marches de l'entrée continuait de rire.

- Reprenez-vous donc, lui dis-je, je suis venu vous servir. Je suis on ne peut plus honnête et bon travailleur.

- Sans aucun doute, mon gaillard, répondit-elle en riant, mais je ne suis que la cuisinière de Madame la baronne!

Voilà que je m'étais trompé de personne! Quel idiot je faisais!

La cuisinière me conduisit dans le salon et fit appeler sa maîtresse. La grande dame me recevit en costume de soirée.

- Brave homme, dit-elle après que je lui aie raconté mon histoire, tu as parcouru tout ce chemin à pied pour moi? Comme c'est charmant! Sache que j'ai décidé de me rendre au bal seule, car je porte le deuil de mon pauvre époux. Mais je veux récompenser ton dévouement et ta bonté en t'offrant ma meilleure soubrette. J'espère que tu en feras bon usage.

Elle me fit visiter son château et sélectionner parmi ses gens la fille qui me plaisait le plus. Lorsque je lui désignai enfin celle qui attira le plus mon attention, elle se mit à rire. Je venais de désigner sa propre fille. Elle accepta pourtant de me la prêter pour la soirée.

La jeune fille protesta, mais sa mère lui rappela qu'elle avait encore des heures de punition à faire pour avoir brisé le vase du petit salon.

La jeune fille devait avoir dans les quatorze ans. Nous nous amusâmes énormément et elle ressorti de cette soirée avec moi totalement changée. Jamais encore elle n'avait joué au bridge.



Roberto

Impossible d'arrêter cette foutue machine à couper le beurre. Roberto était seul dans l'usine et commençait à désespérer. D'habitude, ils étaient au minimum deux ouvriers à la fois dans les locaux, mais puisqu'aujourd'hui tout le monde faisait la fête au premier, Roberto était seul. Il avait été soi-disant tiré au sort par la direction pour surveiller la production pendant le réveillon, mais la main innocente du président directeur général avait quelque chose de peu crédible. Comme par hasard, l'ouvrier le plus récemment embauché, accessoirement le moins payé – l'ancienneté avait son importance dans l'usine Brotenko – se retrouvait exclu de la fête annuelle la plus plébiscitée par les employés.

Roberto ruminait sur son sort et commençait à positiver en se disant que – malgré les strip-teaseuses, l'excellence du traiteur, l'orchestre et les cadeaux luxueux – ce réveillon devait être chiant à mourir, lorsqu'il avait entendu un bruit bizarre. Il s'était précipité sur la machine à couper le beurre, d'où émanait le cri mécanique et avait commencé à l'observer sous toutes ses coutures, sans rien trouver qui ait dévié ou cassé. Pourtant, il sentait venir la catastrophe.

A présent, il n'avait qu'une seule idée en tête, stopper cette machine. Il se mit à longer les câbles au sol jusqu'à arriver à un gigantesque interrupteur. Il se dit qu'il ne valait mieux pas y toucher, qu'il s'agissait sûrement de l'interrupteur principal. Il entreprit alors de couper le câble qui reliait la machine à l'interrupteur. Il n'y parvint qu'au bout de quelques minutes à l'aide de son canif et d'une pince, car le câble était doublé d'une gaine de métal. La machine s'arrêta dans un râle. Roberto poussa un soupir de soulagement. Il se mit en quête de la panne invisible et, pour ce faire, entra dans la gueule béante de la machine à couper le beurre.

A cet instant, le directeur pénétra dans la salle et appela par deux fois Roberto. Il s'inquiétait de ne plus entendre le ronronnement de toutes les machines. Roberto, lança-t-il, est-ce que tout va bien ?

Avançant entre les machines, il vit le câble sectionné. Quel traître ! pensa-t-il. On lui confie l'usine et voilà qu'il nous sabote honteusement !

Le directeur croyait que son employé s'était hâté de ralentir la productivité de l'usine avant de s'éclipser subrepticement. Quant à Roberto, plongé dans le ventre insonorisé de la machine à couper le beurre, il ignorait tout de la venue du directeur. Heureusement, pensa ce dernier tandis qu'il avançait vers un boîtier jaune disposé dans un coin de la salle, heureusement, il y a toujours les circuits de sécurité.

Il ouvrit le boîtier, pressa un gros bouton rouge et entendit un cri. Il se demanda de quoi il pouvait bien s'agir, mais puisque toutes les machines tournaient, il se dit que ça ne devait pas être grave et il retourna vite faire la fête.

Sur le tapis roulant de la machine à couper le beurre, les mottes étaient devenues écarlates.

Jeudi 8 décembre, 23h43 – 00h00

Le chancelier Ganelorf

C'est dans une caverne que je l'ai rencontré, le maître de Lunivers. Un homme très simple malgré ses responsabilités. Chef politique, religieux, maître des révoltes et des révolutions, contrôleur de la paix et de l'obéissance de son peuple, courbé tout de même par le poids des années ou celui de sa charge, entouré d'une ribambelle de jeunes filles à colliers de fleurs.

C'était un cérémonial étrange. Elle sont arrivées en premier, gigotant comme des pom-pom-girls, mais avec plus de grâce et de finesse, puis il a fait son apparition sur sa chaise roulante, Maître Ganelorf, grand chancelier de la big city de Lunivers. Nulle part sur nos cartes, n'essayez pas de chercher. Ni dans vos livres d'histoire. Y a pas.

Notre discussion a été des plus passionnantes. Il m'a parlé de sa tâche et de la façon dont il organisait ses pensées pour ne pas s'y perdre. Il y a tant de dossiers à traiter chaque jour, tant de paramètres à gérer. Il a été forcé de s'organiser il y a bien longtemps.

Il m'a parlé d'éthique aussi. On dirait que ça l'obsède. Il ne veut pas devenir un leader sans humanité, un homme à discours, froid, distant, ignorant les problèmes de ses concitoyens. Mais du haut d'un piédestal à roulettes, au sommet de l'immeuble le plus haut de la ville, il est difficile d'être proche du peuple. Encore plus pour un tyran. Car c'est un tyran, ne l'oublions pas. Il voudrait qu'on se souvienne de lui comme le plus humain des tyrans.

Enfin, il m'a parlé longuement, très longuement de ses jambes. Il n'oubliera jamais ce que c'était de pouvoir marcher. Il n'oubliera pas non plus ce jour où il n'a pas pu se lever. Où il s'est écroulé au bas de son lit en se demandant pourquoi ses membres ne répondaient plus. Il m'a avoué avoir pleuré comme un enfant ce jour-là, pendant des heures...

Depuis, il a également perdu l'utilisation d'un de ses yeux et il redoute de perdre le contrôle des autres membres. Ça fait quelques temps déjà qu'il sent ses doigts s'engourdir et devenir de plus en plus faibles et maladroits.

Il m'a dit avoir songé au suicide plusieurs centaines de fois.

Du haut de sa tour, un plongeon dans le vide, dans la lumière qui étincelle sur la façade de métal. Un dernier saut. Filmé en direct par les caméras de surveillance du monde entier ; le suicide du grand leader. Incroyable.

Il m'a quitté après m'avoir offert une médaille de citoyen d'honneur. Et il m'a laissé dans la grotte. Je me suis senti seul. Plus seul que jamais.

Vendredi 9 décembre 2005, 00h47 – 00h52

La brousse

Un ruban rouge
Les cheveux empanachés
Décolleté fort agréable
Peu de palabres
En un instant elle est à moi
Mais je repousse
Cette rousse
Qui sait jouer de ses charmes
La noirette
Plutôt chaude
De caractère
M'attire
Mais croyez mon expérience
Ni la blonde
Ni la rousse
Mais la brousse
La solitude tranquille de la forêt vierge
Seul entre les lianes
Tranchées d'un geste lesté
La voie s'ouvre devant moi
Simple
Droite
Qui m'emmène où je désire

Mais rousse
Mais brune
Attendez-moi
Je reviens



Natasha

Natasha me regarde en silence. Elle a saisi un crayon qui traînait sur ma table à dessin. Et, elle qui me dit toujours : je ne vais pas te faire un dessin ; voilà qu'elle m'en fait un. Son poignet fait une magnifique courbe au dessus de la belle feuille blanche scotchée sur mon plan de travail. La mine de graphite s'étiole avec splendeur, laissant derrière elle cette légère croûte grise et brillante. Les traits s'empilent, s'entrecroisent. Je la regarde ajouter les derniers petits détails et me voilà soudain né, sous sa main.

Elle repose le crayon.

- Moi aussi, je sais dessiner, rappelle-toi, me dit-elle avec un sourire provocateur. Puis elle fait demi-tour et disparaît dans la lumière du couloir. J'entends encore sa voix.

- Donne-moi du travail, dit-elle. Fais-moi un peu confiance. Toi, l'éternel solitaire, le raconteur d'histoires, fais-moi entrer dans ton monde plutôt que de te plaindre. Laisse-moi de mes courbes tracer tes idées. Donner vie à tes phantasmes te fatigue, laisse-moi donc le faire.

Il y a cent fois qu'elle me le répète, mais cette fois-ci le résultat est là. Son trait a mûri, ses courbes sont d'une perfection graphique à couper le souffle. Et la justesse et la force de son dessin sont époustoufflants. Je dois bien l'admettre, elle est meilleure que moi. Mais je vais la laisser se débattre encore un peu. Qu'elle progresse encore. Et puis je lui donnerai un scénario. Un de ceux que je suis incapable de dessiner.

Quel enfoiré je suis. Je n'en suis pas très fier. Mais après tout je suis aussi dur avec moi qu'avec elle, quoique... Je ne m'empêche pas de dessiner mes BD, c'est juste que je suis jamais content du résultat. Enfin, bon. Elle m'a bluffé cette fois-ci. J'aurais des excuses à lui faire.

Après tout, non. C'est quand même grâce à moi qu'elle a autant progressé.

Je suis égocentrique, et je le resterai. On me le dit depuis que je suis tout petit. C'est dans ma nature et ce n'est pas aujourd'hui que ça va changer.
Mais je dois dire quand même que Natasha est très forte. Je crois que je l'aime.

Lundi 12 décembre 2005, 00h26 – 00h30

Aglaé

C'était bien. Une rencontre imaginaire bien sûr. De longs baisers doux, quelques touchers de mains. Un échange de chaleur humaine et d'affection. Trop court. J'aurais peut-être dû rester plus longtemps.

La demoiselle était charmante et l'avait été toute la soirée. Elle s'appelait Aglaé, un nom peu commun. Elle dansait de manière suave et se déhanchait. Très attirante.

Je ne sais pas si nous nous sommes fait du mal, mais en tous cas nous nous sommes fait du bien.

Emilio

Pris au piège entre deux murailles, le soldat court aussi vite qu'il peut pour éviter la mitraille. Derrière lui, le canon tonne et des litres d'huile chaude se répandent sur les casques et les cuirasses de ses confrères.

Les douves asséchées lui offrent un refuge tout cuit. Emilio parvient à s'y terrer. Il se retrouve parmi les lapins, dans un trou. En famille. Ses esprits se perdent dans la pétarade alentour.

Lorsqu'il reprend conscience, tout est fini. Une légère brume flotte au-dessus des enchevêtrements de cadavres, les caressant lentement, par circonvolutions. Et le silence... Un silence troublé par quelques cris d'oiseaux noirs.

Emilio émerge de son trou. Lui, c'est un mercenaire, un soldat dans l'âme, pas un fuyard. Mais tout change. La vie réserve bien des surprises.

Pourrait-on l'accuser d'avoir fui ? A-t-il fui lorsqu'il a protégé sa vie au lieu de mourir bêtement avec ses camarades ? Dira-t-on de lui qu'il a été lâche ? La lâcheté ne serait-elle pas une qualité ? Ne faut-il pas une sacrée dose de courage pour être lâche ?

Emilio s'interroge sur son sort et en oublie ses camarades tombés. Mais quelle importance maintenant que la camarade les a emportés. Maintenant que ce n'est plus qu'un tas de silence et de chair vide.

Là où il n'y a plus de vie, il n'y a plus rien, pense depuis toujours Emilio. Depuis tout petit, il n'a jamais cru les histoires d'Eglise. Mais il a appris à se taire. Dans ce monde il faut se taire quand on ne croit pas ce que tout le monde croit. Et il faut se battre pour les croyances des autres. C'est pour cela qu'Emilio est mercenaire. Il s'est engagé pour montrer au monde à quel point il croit à ce que tout le monde croit, c'est le meilleur moyen de ne pas être découvert.

Sa mère a été brûlée parce qu'elle soignait les animaux. Lui en a réchappé par une chance inouïe. Il était au marché le jour où elle

a été condamnée. Il l'a su et il n'est jamais revenu au village. Il s'est engagé dans l'armée et n'est jamais revenu. Emilio marche en silence à côté de ses camarades morts. Leurs visages gris et boursoufflés se reflètent dans l'eau qui s'est échappée de leur corps et qui s'est répandue autour d'eux. Emilio les regarde, un à un, ne les reconnaît pas et se demande qui ils sont et s'il les a connus de leur vivant. Qui est-on lorsqu'on est mort? Celui qu'on a été ou bien un être du présent, sans conscience - de la viande - ou bien rien du tout? C'est fort possible qu'on ne soit plus rien après la mort. Sitôt que le fil invisible qui relie tous les aspects de notre existence – notre conscience, nos actes, notre corps, notre intellect, etc. – s'est cassé, il ne reste de nous que des morceaux épars. Et les morceaux additionnés ne sont pas le tout. L'alchimie qui faisait de nous des êtres existants s'est tue. Emilio lève la tête vers le ciel et insulte un Dieu sourd. Ses cris résonnent sur les restes des murailles recouvertes de sang. Emilio est sûrement le seul survivant. Et cela ne l'aide pas à rester athée. Si on l'a sauvé, lui, c'est sûrement un signe. Un signe de Dieu. Emilio l'insulte encore. Cette fois-ci, il doute que ce Dieu n'ait pas d'oreilles.



Croquemitaine

Il est devant moi, il rampe en me regardant droit dans les yeux. Un monstre implacable. Capable des pires choses. Et c'est sur moi que ça tombe!

Le souterrain avait l'air tranquille, un endroit idéal pour brûler quelques bouquins pornos que j'ai trouvé dans mon grenier.

Mais je suis tombé sur lui : véritable maître des lieux. Il attendait blotti dans l'ombre qu'on vienne le déranger.

Qui est-il vraiment ? Je n'en sais rien. Mais on m'a toujours parlé de lui. Dans le quartier, on l'appelle le croquemitaine, un nom bien populaire pour une créature aussi impopulaire. Son vrai nom m'est inconnu. Ce qui est certain, c'est qu'il commande aux insectes et qu'il ressemble à un varan.

Je lui jette mes bouquins pornos. Il va s'en occuper. Et je déguerpis du tuyau d'égout. Je me retrouve à l'air libre sain et sauf, tandis qu'un essaim de mouches vertes s'échappe de la canalisation. Je reprends mes esprits et décide de ne parler à personne de ce qui vient de se produire. Beaucoup trop d'enfants ont disparu ces derniers temps.

Bulle

Elle m'a arrêté dans la rue, elle m'a regardé et elle m'a embrassé. Comme une petite abeille qui vous pique. Je ne sais pas qui elle est, ni d'où elle vient mais je l'ai suivie dans un café.

Elle m'a expliqué qu'elle avait toujours rêvé de faire ça. La première personne qu'on croise dans la rue et qui nous plaît, qui nous fait papillonner le ventre, on l'embrasse. Pourquoi pas ?

La conversation était difficile au début. Et tout avait l'air si étrange. Je ne sais pas ce qui fait que ce jour-là, j'ai pris le temps de parler à cette personne, de m'arrêter dans ma vie pourtant si raisonnable. Et c'était beau. Très simple. Très naturel.

Elle m'a parlé de sa passion. Elle peint des papillons. Que des papillons. Ces animaux agrandis un nombre incalculable de fois, sur de grandes toiles. Plus que des textures colorées, presque des fractals. Elle m'en parlait avec du bonheur dans les yeux. Et un sourire qui me charmait.

On s'est séparés après quelques heures dans une bulle. On ne s'est pas échangé nos numéros de téléphone. Elle n'a pas de téléphone. Elle ne m'a pas dit son nom. Elle ne m'a pas demandé le mien. On s'est embrassés tendrement les lèvres et puis on est repartis chacun dans une direction.

Plus tard, en longeant le quai, j'ai réalisé un peu ce que je venais de vivre. Un peu seulement. Et tout cela restera mystérieux. J'ai jeté des cailloux dans l'eau et j'ai regardé les oscillations concentriques de la surface. C'était bien.

Lundi 19 décembre 2005, 21h06 – 21h26

Julie

Pour la dix-septième fois aujourd'hui, je remets en place ce maudit tableau. Elle me l'avait offert, je m'en souviens, le jour de notre rupture – une comble pour un tableau qui choit toutes les demi-heures.

C'était un lundi, si je me souviens bien. Le jour de mon anniversaire. Après avoir soufflé mes bougies à ma place, comme chaque fois, elle m'a tendu le paquet en souriant. Je l'ai ouvert. Il était fait de papier froissé bleu et de ficelle en fibres naturelles. Je n'en ai fait qu'une bouchée. Et j'ai découvert la toile. Deux pigeons bleus sur un fond rouge. Parfait. Je l'ai aimée tout de suite. La toile.

Quant à Julie, c'est au cours de la soirée que je l'ai perdue. Elle a tourné et tourné avec Louis, prise par le tourbillon de la danse et de l'ivresse. Elle a coulé lentement dans ses bras. Et je crois qu'elle s'y est noyée.

Je l'ai vu sombrer dans les eaux sombres du canapé avec ce Louis. Un vampire assoiffé de filles. Dévoreur de bouches. Mais bref. Passons.

Quand elle a reparu, quand elle a repris son souffle, quand elle ne lui a PAS donné la gifle qu'il méritait, quand elle est venue se camoufler dans mes bras, croyant – je ne sais pas comment – que je n'avais rien vu ou que je pardonnerais tout ça, je l'ai serrée une dernière fois et puis je lui ai simplement dit que c'était fini.

Elle m'a embrassé tendrement, je ne l'ai pas repoussée. Et puis elle a dit : « Tu as raison. Je peux rester pour la fin de la soirée ? On s'amuse bien. »

Le plus incroyable, c'est que ça ne m'a même pas énervé. C'était tellement énorme que ça a glissé sur moi comme l'eau sur les plumes des canards. Et c'est moi qui ai bu la tasse dans le canapé.

Je me suis senti mieux plus tard – lorsque j’ai cassé la tête de Louis. Quel imbécile. Je l’ai même pas frappé pour ce qu’il avait fait avec Julie. Je lui ai cassé la tête en le forçant trop brusquement à passer la porte. Il était tard et il était bourré. Il m’en a pas voulu. Et j’ai eu l’impression de m’être vengé.

Julie, je l’ai revue un jour ou deux après. Elle a débarqué pour récupérer quelques affaires chez moi. Elle a vu que j’avais accroché le tableau au mur. Elle a souri et elle a dit : « Je t’aime, tu sais. Mais ça n’aurait jamais tenu entre nous. » Je lui ai dit : « Ça a pourtant bien tenu deux ans... » Elle a répliqué : « Peut-être mais si j’avais su que tu ne savais pas planter un clou... » Et elle est partie en rigolant. J’ai rigolé avec elle... de bon cœur en plus. Mais je n’ai pas compris pourquoi.

Depuis, le tableau choit toutes les demi-heures.

Mardi 20 décembre 2005, 23h52 - 00h10

Geoffrey

Une raynure noire dans la lumière blanche. Il s'agit d'un poteau posé au milieu du vide.

Geoffrey est une ombre, il habite derrière le poteau. C'est une ombre propre, dans le sens où elle n'est pas portée. Mais elle se lave aussi tous les jours, ce qui n'est pas courant chez une ombre.

Geoffrey a été très bien éduqué. Son père, un spot blanc et sa mère, le poteau, lui ont donné le sens de la propreté.

Geoffrey voit son avenir avec positivisme. Il souhaite tourner autour du poteau jusqu'à en faire le tour complet. C'est son rêve.

Pour l'instant, c'est une jeune ombre et il croit encore que ce tour du poteau est possible, mais il se rendra bientôt compte que la réalité est plus dure. Il y a véritablement très peu de chances que le spot se meuve autour du poteau. Primo, il n'a pas de roulettes et, secundo, personne ne l'a touché depuis longtemps. D'ailleurs, le jour où l'ampoule pètera, on ne la remplacera sûrement pas.

Le seul espoir de Geoffrey, c'est que le poteau se mette à tourner. Mais il ne faut pas rêver.

Le mini-chercheur numéro trois

- Qu'est-ce que c'est que ce pantalon? se dit le mini-chercheur numéro trois. Il remonta le vêtement à la hauteur de ses yeux et constata qu'en plus d'être dépourvu de braguette, il était beaucoup plus court que ses jambes.

- Il est trop petit pour moi! hurla-t-il au mini-chercheur numéro deux.

Le numéro deux couru voir le numéro un pour lui parler du problème. Il revint la minute suivante et annonça:

- C'est un short. Et pour la braguette, c'est normal qu'il n'y en ait pas, il se ferme avec un ficelle.

Le mini-chercheur numéro trois décida ce jour-là de quitter le labo. Pour lui, faire porter un short à un laborantin de son rang relevait de la grossièreté la plus extrême.

Il sortit donc et s'assit au bord du trottoir. Il se mit à rêver qu'il faisait la manche et que les gens heureux passaient en lui jetant des billets de banque, que les grosses dames se délestaient de leurs bijoux pour les déposer dans ses mains et que les mendiants eux-mêmes lui confiaient leur monnaie du jour. En un mot, il se sentait misérable, honteux, un poids pour la société.

Il se leva et reprit son chemin jusqu'à la maison où il annonça à sa femme la terrible nouvelle de sa démission.

Elle le tua du regard pour le ressusciter l'instant d'après avec un bon thé chaud dans le salon. Le mini-rien du tout lui sourit en dégustant goutte après goutte l'apaisant breuvage. Il décida qu'il resterait désormais à la maison et qu'il expérimenterait les mélanges de thé.

Sa femme, quant à elle, se pointa au bureau de travail temporaire. Elle passa tous les tests et mit en place un dossier en béton armé. La semaine suivante, elle reçut une réponse. Elle était engagée dans un labo pour remplacer le mini-chercheur numéro trois.

Jeudi 22 décembre 2005, 23h35 – 23h48

Le reflet

Je m'avance dans un couloir étroit baigné de lumière sombre.
Le rendez-vous a été fixé là.

- Je préfère te prévenir tout de suite, me dit-elle. Je ne suis pas venue pour rire.

- Ça tombe bien. Je n'ai pas envie de rire ce soir.

Mon mensonge pue le mensonge à des kilomètres. Elle l'a bien compris. Elle sourit. Je ne sais pas si elle a menti, mais on dirait que oui.

Elle sort du coin sombre où elle était. Une ombre court sur son corps, la découvrant petit à petit, la caressant d'un mouvement vif. Bientôt, elle est toute entière dans la lumière.

Elle n'est pas... belle. Elle est seulement... elle. Quelque chose se dégage de son être qui est bien supérieur à la beauté physique et qui, pourtant, n'a rien de moins superficiel. Ce n'est qu'une impression, une aura. Ses longs cheveux la font paraître plus vieille, mais en même temps ils lui confèrent une sorte de jeunesse éternelle, une jeunesse vénérable. C'est très étrange. Ses pieds semblent ne pas toucher le sol, ce qui lui donne une majesté incroyable.

Je ne sais toujours pas si elle riait tout à l'heure, mais moi, en tous cas, j'ai cessé de rire. Je la regarde avec un air idiot, probablement. Je suis incapable de me contenir. Je pourrais me laisser manger par elle.

- Viens, dit-elle enfin. On va marcher.

Elle me prend par le bras et m'emmène faire le tour de son palais. Autour de nous, tout est blanc, tout est lumière. Nous marchons un temps indéterminable, peut-être plusieurs heures, peut-être des jours entiers.

Lorsque je m'éveille, je sors la tête d'un plant de nénuphars. La rivière me fait un lit confortable. Je me souviens. Ce reflet dans l'eau qui m'attirait. Cette étrange femme. Ma chute dans l'étang. Et cette rencontre merveilleuse.

Est-ce que j'ai rêvé?



Rita

Rita. Ce nom est sorti de nulle part.

Tu fumes. Tu portes des gants. Que fais-tu dans la vie? Rien. Tu passes ton temps à fumer en regardant passer les gens dans un hall d'hôtel. Quel hôtel d'ailleurs? Hôtel du Nord, mais tu changes régulièrement d'endroit.

Est-ce que parfois un homme s'assied devant toi, demande, après t'avoir observé un moment, à ce que tu lui donnes une cigarette et en profite pour entamer la conversation? Oui, bien sûr, ça arrive. Et qu'est-ce que tu fais à ces hommes-là? Tu les emmènes au toilettes après leur avoir servi ce qu'il voulaient et tu les supprime? J'oublie de dire que tu es très belle, et qu'en plus tu as du charme. Bien sûr, après chaque rencontre, tu changes d'hôtel. Pas question de salir deux fois les toilettes du même établissement.

En somme, tu es pareille à moi. Je suis dans un grand hall blanc, à regarder passer les idées en écrivant, et j'attends que quelqu'un vienne s'asseoir en face de moi et me parle de lui. J'écris tout ce qu'il me raconte et puis une fois ce petit jeu terminé, je le supprime, je mets fin à son histoire. Mais la différence entre nous, c'est que les miens ne disparaissent pas pour toujours. Parfois je les recroise et je reparle d'eux, souvent en mieux. D'autres fois, j'ai besoin d'eux et je vais les rechercher dans le grand hall. Toi, tu ne fais que les supprimer définitivement.

Rita. Aujourd'hui, tu es venue t'asseoir en face de moi.

Pourquoi? Il y a suffisamment d'hôtels dans les méandres de mon imagination. Tu aurais pu continuer de t'y cacher, mais pas de chance aujourd'hui tu es tombée sur moi.

Pas de chance, mais si, quand même un peu. Je t'ai déjà croisée. Tu crois que je ne t'ai pas reconnue? Isabeau, ça te dit quelque chose? La femme fatale qui tue les hommes ne m'est pas inconnue. Quels que soient l'époque ou ta manière d'agir, tu n'es jamais que le même personnage; froid, cruel, sans remords. Une bouffeuse d'hommes, une tueuse d'hommes aussi.

Mais tu as quand même un peu de chance, disais-je, parce que j'ai beau te supprimer, tu reviendras toujours, sous une forme ou une autre. Parce que tu fais partie de moi. Alors va-t-en. Retourne à tes hôtels et continue de saloper les toilettes. Je t'aime bien.



Dimanche 1^{er} janvier 2006, 23h37 – 23h42

Le modèle

Noire comme la nuit.

Une furie

Son corps : un cri

Une nuit

Sans ses cris

Comme un oubli

Elle est le fruit

Interdit

Son corps uni

Dans mon lit

Luit

Montre en main

Dix minutes

Je la peins

Elle rechute

Se jette sur moi

Pauvre peintre abusé

Je n'ose bouger

Elle est sur moi

Prête à violer

Mais disparaît

D'un coup de pinceau

La toile est finie

Envolée, le modèle

Fantasmé

Emile Poulard

- Qui êtes-vous ?
- Emile Poulard. Ingénieur agriculteur. Génie génial de la pousse. Maître de l'engrais.
- Où va-t-on ?
- Aujourd'hui, la production s'oriente vers la masse, très clairement. Mais les consommateurs veulent des produits bio, des produits sains. Je produis donc des engrais biologiques pour la production de masse.
- Et vous n'avez aucun problème de conscience ?
- Si, ça me ronge nuit et jour, mais on apprend à oublier. Comme on apprend à oublier que pendant que nous nous tapons la cloche à Noël, la plupart des gens dans le monde crèvent de faim. C'est facile de garder ça à l'esprit et d'y penser de temps à autres, mais on oublie facilement quand y penser serait trop difficile.
- Mais vous ne pouvez pas être en paix totale avec vous-même si l'idée que vous favorisez la production de masse et sabotez celle des petits agriculteurs.
- Non. Mais le regard des autres et surtout l'argent que ça me rapporte m'aident à supporter cela. L'argent est essentiel. Vous pouvez être un salaud – entre nous soit dit, il y en a des pires que moi – vous pouvez être un salaud, disais-je, et vous payer avec l'argent obtenu des plaisirs tellement intenses ou tellement distrayants que l'estime de vous-même devient secondaire. Par exemple moi je joue. Au casino. Et lorsque je joue, je m'oublie totalement, mon but est unique, clair, et sans hésitation : gagner.
- Et cet argent que vous gagnez au casino, à quoi vous sert-il ?
- Je le reverse à des associations d'entraide.
- Vraiment ?
- Non. Je déconne. Je me paye des soirées dans ma ferme avec des filles et tout le gratin du show-biz. Je me tape les plus belles filles et les plus beaux mecs. C'est le pied. Croyez-moi, il y a du bon à gagner beaucoup d'argent. On est tellement préoccupé par des

choses futiles que l'essentiel ne nous pose plus aucun problème. D'ailleurs, est-ce que l'estime de soi est essentielle? Du moment que mes amis m'aiment et m'admirent, je me sens bien avec moi-même. Qu'ai-je à faire de tous ces gens qui me reprochent ce que je fais? Je ne les connais pas et les estime encore moins. D'ailleurs vous en faites partie si je ne me trompe pas.

- Euh... Effectivement.

- Alors si vous le voulez bien, je vais me retirer à présent, le soleil commence à me donner un poil trop chaud. Nestor va vous raccompagner à la grille.



Régis

Régis, 28 ans, célibataire, agent de voyage, avait décidé d'organiser le réveillon du 31 décembre lui-même. D'habitude, il s'en remettait à ses amis et squattait chez eux toute la nuit, profitait de leurs petits fours et pelotait leurs copines. Mais, lassé de la médiocre qualité de ces soirées, il avait proposé à tout le monde d'organiser ça lui-même.

Quelle idée il avait eue ! Habitué de par sa profession à l'organisation, il savait s'y prendre et il avait prévu durant des mois tout ce qui allait se dérouler chez lui pendant cette folle nuit du réveillon. Mais un jour, tout s'était écroulé. Il avait été renvoyé. Ce renvoi l'avait totalement changé, d'un homme organisé, agréable, intelligent, il était devenu bordélique, antipathique et grossier. C'était quelque chose d'extraordinaire, un phénomène impressionnant que ses psychiatres rangèrent dans un premier temps dans la catégorie des dépressions. Le pire, et c'est là que les psychiatres avaient laissé tomber, c'est que Régis n'était pas conscient de ce changement. Il avait l'impression d'avoir toujours été ainsi et personne ne pouvait le faire revenir en arrière. Il avait été consulter simplement parce ses amis le lui avaient conseillé, mais dès que les psys l'avaient lâché, il s'était considéré comme guéri.

Cette étrange maladie ne changea pourtant pas son projet de fête de nouvel an. Il avait repris l'organisation mais de manière totalement irréfléchie. Il avait jeté le dossier complet préparé depuis plusieurs mois et décidé d'opter pour une soirée relax. Puis il avait laissé traîner l'affaire, ne s'en était plus occupé pendant des mois.

Lorsqu'enfin était arrivé le jour en question, dans l'après-midi, il avait pris conscience qu'une vingtaine de personnes allaient se retrouver dans son appartement le soir-même et en avait conclu qu'il fallait qu'il achète beaucoup de bière. Il avait attendu le soir pour se bouger jusqu'à la station-service d'à-côté pour acheter

le dernier sixpack disponible. Puis de retour chez lui, il avait constaté que le désordre perturberait l'entrée et le séjour des invités. Mais c'en était trop pour lui, il n'avait pas la moindre intention de ranger.

Régis décida donc de ne pas rester chez lui. Il sortit avec son six-pack et se posa dans les poubelles en face de son immeuble. Il s'emmitouffa dans des sacs de plastique noir pour ne pas avoir froid et attendit.

Les premiers invités arrivèrent. Il les regarda monter l'escalier puis les vit entrer chez lui. Il n'avait pas fermé la porte. Au début, les invités semblèrent troublés, puis après quelques instants, ils se mirent à ranger l'appartement. Régis se mit à rire et s'ouvrit une canette qu'il but tranquillement.

Plus tard, d'autres invités se mirent à arriver et son appartement se remplit petit à petit. Il semblait que chacun avait apporté quelque chose à boire ou à manger parce que tout le monde avait un verre à la main et grignotait en permanence. D'autres gens arrivèrent encore. Régis attaqua sa sixième canette avec fascination. La fête avait bien lieu chez lui. Et personne ne semblait se soucier qu'il ne fût pas là! Régis hésitait à monter pour se joindre à tout le monde, mais se proposa finalement d'attendre minuit.

Après les douze coups, tout le monde s'embrassa et la soirée continua. Les gens avaient l'air de s'amuser énormément. Régis renonça à monter. Il continua simplement de regarder sa soirée depuis la rue en face, emmitouffé dans son manteau de plastique noir et puant. Au petit matin, il s'endormit.

Il s'éveilla en début d'après-midi. Devant lui, il découvrit quelques pièces de monnaie qu'un passant ou l'autre avait dû déposer pendant son sommeil. Il sourit et les ramassa tout de même. Puis il décida de monter chez lui pour voir.

Arrivé sur le palier, il tenta d'ouvrir la porte mais constata qu'elle était fermée. Il sortit alors sa clé et l'enfonça dans la serrure. La porte s'ouvrit mais il tomba nez à nez avec un inconnu.

- Qui êtes-vous? lui demanda-t-il.

-
- C'est plutôt à vous qu'il faut demander ça. Que faites-vous chez moi ?
- Pardon ? demanda Régis. C'est chez moi ici. Que faites-VOUS chez moi ?
- Je suis Régis, 28 ans, célibataire, agent de voyage, j'habite ici. Et vous allez foutre le camp immédiatement.
- Si vous êtes Régis, qui suis-je ?
- Un clodo qui ferait mieux de retourner dehors.
- La porte se referma sur Régis qui décida d'accepter son sort. Il descendit les escaliers et traversa tranquillement la route jusqu'aux poubelles où il s'emmitouffa à nouveau dans les sacs avant de se mettre à chanter, tout doucement, une petite berceuse.



Achille

Battu à plate couture par un gros Grec boutonneux, ça me fout la gerbe. Achille le Grec se marre en face de moi. Il n'a qu'une qualité, il est génialissime aux échecs. Et moi j'ai l'échec facile. Mais en bon mauvais joueur, je sais ne pas perdre la face et je lui propose une revanche illico-presto. Le cadre est idillique, un temple de campagne, installé au sommet d'un monticule de terre que je peine à nommer colline et qu'il appelle montagne. Mais le voilà qui refuse une partie supplémentaire prétextant, le fourbe, qu'après deux parties perdues, une revanche n'a pas sa place. Il se lève péniblement, déplaçant sa grosse masse de chair vers le haut et me tend la main d'un geste pataud, m'indiquant de l'autre main la sortie, le sourire aux lèvres.

Un gros porc plein de comédons, voilà ce qu'il est ! Pas question d'obéir à ses basses injonctions. Je reste devant lui, fier comme moi-même, le défiant du regard.

- Je ne pars pas sans une revanche en bonne et dûe forme, lui lancé-je.

Il rit. De moi, bien sûr. Mais son rire est de courte durée, car voilà que je sors mon glaive et le lui brandit entre les deux yeux.

- Mon ami, cher Achille, j'insiste.

Il se rassied aussitôt que je relâche mon bras et me fait signe, cette fois-ci, de m'asseoir, tout en passant son poignet sur son front pour l'éponger. Il suinte d'une sueur aigre et grasse.

Nous installons rapidement les pièces.

Il claque dans ses mains et voilà qu'entrent trois porteurs accompagnés de danseuses. Les porteurs déposent aux pieds de mon hôte un gigantesque plat de raisins noir encore luisants d'avoir été lavés. Achille s'en empiffre à chaque fois que nous jouons, mais ne m'en offre jamais le moindre grain. En revanche, il me laisse me délecter de ses danseuses dodelinant du popotin en se frappant les hanches de leur tambourin.

La partie avance tranquillement. Mon hôte est mieux placé que moi naturellement. Mais je ne me laisse pas démonter. Je continue de le dévisager. S'il gagne, je le tue. Et j'espère pour lui qu'il l'a compris. J'espère pour lui que sous les replis éléphantiques de son front se cache un cerveau qui en sait plus que juste ce qu'il faut pour gagner aux échecs. J'ai vu juste. En fin de partie, il fait une erreur trop fine pour être celle d'un débutant et trop évidente pour un fin joueur comme lui, mais je m'en fiche qu'il me laisse gagner. En se conduisant ainsi, il ménage mon humeur et me fait me sentir supérieur. Ainsi, nous nous quittons bons amis.

Table

- 1 Mephisto
- photographie
- 2 Fred
- 3 Le géant qui danse dans les champs
- 4 Visages
- 5 Isabeau
- 6 Isabeau 2
- 7 Nadine et le titreur
- 8 Brigitte la baronne
- 9 Infirmière
- 10 Albert
- 11 Irène
- 12 Massimo et les chiens
- 13 Tireur de misère
- 14 Ferdinand
- 15 Le paysan
- 16 Une vieille femme de Louisiane
- 17 Antoine
- 18 Poupée
- 19 La fatigue
- photographie
- 20 Louise
- 21 Le contrefaçonneur
- 22 Le creuseur de galeries
- 23 Moustache
- 24 Thierry
- 25 Gaby
- 26 Anne-Lise, papa et les cochons
- 27 José
- 28 Le mini-scientifique
- photographie
- 29 Bill le farfadet
- 30 Gillon
- 31 Bill

-
- 32 Evelyne la guerrière
33 La baronne
-- photographie
34 Roberto
35 Le chancelier Ganelorf
36 La brousse
-- photographie
37 Natasha
38 Aglaé
-- photographie
39 Emilio
-- photographie
40 Croquemitaine
41 Bulle
42 Julie
43 Goeffrey
44 Le mini-chercheur numéro trois
45 Le reflet
-- photographie
46 Rita
-- photographie
47 Le modèle
48 Emile Poulard
-- photographie
49 Régis
-- photographie
50 Achille

Ce recueil a été créé dans le cadre du cours d'expérimentation artistique de Paul-Damien Viaccoz, à la Haute Ecole d'arts appliqué, Genève.

Merci à tous ceux qui, d'une manière involontaire ou non, y ont participé.

Merci à Marie et à Louise pour leurs encouragements. Merci à Paul-Damien Viaccoz pour ses conseils. Les personnages que j'ai rencontrés durant ce travail sont les fruits de mon imagination ; ceci dit, toute ressemblance avec des personnages existants, ou ayant existé, n'est pas à exclure totalement.